

Dossiers lord Byron

N°9

Lamartine et Byron (2^{ème} partie)



Sommaire :

Introduction (p. 3.)

Petit répertoire des comparaisons entre Lamartine et Byron (p. 24)

Byron dans les écrits de Lamartine :

3. Confidences et souvenirs

 Commentaire de "L'homme" (1849) (p. 26)

 Extrait des *Nouvelles confidences* (1851) (p. 28)

 Extrait du *Cours familier de littérature* (1856) (p. 29)

4. *Vie de lord Byron* (1865)

 Extrait (p. 31)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°9, mai 2012.

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr.

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Note éditoriale

Le présent Dossier prend immédiatement la suite du précédent, étudiant l'attitude de Lamartine face à Byron entre 1826 et 1869. Après avoir essayé de retracer avec le plus de précision possible les circonstances dans lesquelles le poète français fit la connaissance de plusieurs personnalités ayant été proches de Byron, nous avons consacré une large place à l'analyse du plus long écrit de Lamartine sur le poète anglais, la *Vie de lord Byron*. Cet ouvrage, plutôt navrant du point de vue littéraire, mais précieux pour l'étude de notre sujet, a toujours été sous-employé par la critique ; son histoire, comme son contenu, se révèlent pourtant passionnants.

Comme dans les précédents Dossiers, nous reproduisons en tous points les textes originaux, avec leur orthographe et leur présentation, sauf en ce qui concerne des usages désuets, tels les guillemets. Les notes des auteurs sont signalées par des astérisques renvoyant en fin de textes ; nos propres notes sont signalées par des chiffres.

Indications bibliographiques

Textes de Lamartine sur Byron

Méditations poétiques ("L'homme") ; Au dépôt de la librairie grecque-latine-allemande, Paris, 1820.

Méditations ("L'homme") ; éd. de Fernand Letessier ; "Classiques Garnier", Garnier, Paris, 1968.

Le Dernier chant du pèlerinage d'Harold ; Dondey-Dupré et Ponthieu, Paris, 1825.

Sur l'interprétation d'un passage du cinquième chant de Childe-Harold ; chez François Baroni, Lucques, 1826.

Œuvres de M. A. de Lamartine [édition des souscripteurs, avec commentaires] ; Firmin-Didot, Paris, 1849-50.

"Lord Byron" ; 12 articles dans *Le Siècle* : 11 mai, 25 mai, 9 juin, 29 juin, 3 août, 24 août, 7 sept., 28 sept., 5 oct., 19 oct., 16 nov., 30 nov. 1856 ; p. 3 ou 4.

Vie de lord Byron ; feuilleton dans *Le Constitutionnel* : du n°269 (26 sept. 1865) au n°336 (2 déc. 1865) ; p. 1-2.

Vie de lord Byron : feuilleton du Constitutionnel, 26 septembre – 2 décembre 1865 ; éd. de Marie-Renée Morin (et Janine Wiart) ;

"Études guides et inventaires" n°14, Bibliothèque nationale, Paris, 1989.

Correspondance d'Alphonse de Lamartine ; éd. de Christian Croisille (et Marie-Renée Morin) ; Champion, Paris, 2000-2007.

Études sur Lamartine et Byron

J. Guigue [de Champvans] : ["Lamartine et lord Byron"] ; *Journal de Saône-et-Loire*, 3 mai 1831 ; p. ?.

Adolf Mazure : "Les deux principes en littérature : Byron et Lamartine", dans *Spiritualisme et progrès social : esquisse du temps présent* ; Delloye, Paris, 1834 ; p. 331-377.

[Teresa Guiccioli] : "Lord Byron et M. de Lamartine", dans *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie* ; Amyot, Paris, 1869 ; t. 1, p. 1-36.

A. de Tréverret : "Lamartine et lord Byron" ; *Annales de la faculté des Lettres de Bordeaux*, 1879, t. 1, p. 337-345.

Félix Reyssié : *La Jeunesse de Lamartine, d'après des documents nouveaux et des lettres inédites* ; Hachette, Paris, 1892 ; ch. XV et XVIII.

Edmond Estève : *Byron et le Romantisme français : essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France, de 1812 à 1850* ; Hachette, Paris, 1907 ; p. 310-359.

Henri Guillemin : *Le Jocelyn de Lamartine* ; Boivin & Cie, Paris, 1936 ; p. 580-587.

E. Carcassonne : "Un manuscrit du *Dernier chant du pèlerinage d'Harold* de Lamartine" ; *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1937 ; p. 408-419.

Henri Guillemin : "Lamartine, Byron et Mme Guiccioli" ; *Revue de littérature comparée*, 1939 ; p. 369-389.

Austin Gray : *Teresa : the story of Byron's last mistress* ; Harrap, Londres, 1948 ; p. 261-265 et annexe p. 319-327.

Mario Hamlet-Metz : *La Critique littéraire de Lamartine* ; "Studies in French literature", n°21 ; Mouton, La Hague, 1974.

Ernest Giddey : "When Lamartine was "meeting" Byron" ; *The Byron journal*, n°29, 2001 ; p. 11-16.

Olivier Feignier : "Correspondences between Lamartine and Byron : the beginning of Lamartine's international fame, 1819-1826", dans *Lord Byron Correspondence(s)* ; éd. de Christiane Vigouroux ; de Guibert, Paris, 2008 ; p. 243-251.

Illustrations

Couverture : Portrait de Lamartine par Martial, dans Jules Janin : *Lamartine, 1790-1869* ; Jouaust, Paris, 1869.

p. 4 : Portraits de lady Blessington et d'Alfred d'Orsay, gravures tirées de R.R. Madden : *The Literary life and correspondence of the Countess of Blessington* ; Newby, Londres, 1855.

p. 9 : [Byron traversant à la nage le détroit d'Abydos] ; vignette d'Alfred Johannot, tirée des *Œuvres complètes de lord Byron* (trad. A. Pichot) ; Ladvocat et Delangle, Paris, 1827 ; t. 18.

p. 12 : "Teresa Guiccioli" ; gravure tirée de *Galerie des dames de Byron* ; Charpentier, Paris, 1836.

p. 21 : "Noel Byron" ; gravure tirée des *Œuvres complètes de lord Byron* (trad. P. Paris) ; Dondey-Dupré, Paris, 1830 ; t. 1.

p. 33 : Le château de Saint-Point en 2011.

Introduction : Exactement lui, avec un peu plus d'amour et beaucoup moins de génie

Après les succès des *Méditations poétiques* et du *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, Lamartine se trouvait confortablement installé comme pendant français de Byron : d'abord parce que, en s'adressant à ce dernier de son vivant, il avait pris une avance que personne désormais ne pouvait rattraper ; ensuite parce qu'il avait, avec son « beau luth exploré »⁽¹⁾, réveillé la poésie française comme Byron avait secoué la poésie anglaise. Partout on le comparait à lui ; loin de se défier d'une telle comparaison, Lamartine s'en flattait et la cultivait : non satisfait d'une proximité littéraire flatteuse, il chercha à donner une assise matérielle à son culte ambigu, marchant sur les pas de Byron, rencontrant les témoins de sa vie, allant même jusqu'à l'affabulation.

Rencontres

Deux mois après la publication du *Dernier chant*, Lamartine fut nommé secrétaire d'ambassade à Florence. C'était la deuxième fois qu'il retournait en Italie ; mais cette fois, ce n'était plus le souvenir de « Graziella » qu'il allait y chérir, mais celui de Byron. Peu absorbé par ses fonctions diplomatiques, il eut tout loisir de visiter ce beau pays, recherchant en particulier les lieux hantés par la présence du poète anglais. Il put également y rencontrer, au bal ou ailleurs, quelques-uns des principaux témoins de la vie de Byron ; entre 1825 et 1828, il fit ainsi la connaissance de Thomas Medwin, de lady Blessington et d'Alfred d'Orsay, et surtout de Teresa Guiccioli. Certes, même alors, le monde était petit, et ses qualités de fonctionnaire et de poète le prédisposaient à croiser le chemin des personnalités du moment, mais les souvenirs que nous avons conservés de ces rencontres-là montrent trop bien qu'elles l'intéressèrent avant tout pour la figure de Byron.

Le premier de ces grands témoins dont il croisa la route fut le « Capitaine » Thomas Medwin, auteur d'un recueil de conversations avec Byron paru en novembre 1824, et immédiatement traduit en français. Accessoirement, Medwin était le cousin de Percy Shelley, que Lamartine considérait comme un antéchrist, mais celui-ci ne semble pas l'avoir su. Après la mort de Shelley et le départ de Byron pour la Grèce, Medwin était resté en Italie, s'établissant à Sesto, près de Florence. Un passage des *Mémoires politiques* de Lamartine, dans lequel ce dernier raconte les circonstances de sa querelle avec le colonel Pepe, laisse entendre que Medwin et lui se connaissaient déjà en février 1826 ; mais un détail à propos d'un pur-sang que l'auteur ne posséda qu'à la fin de 1827 vient semer le doute. Les motifs qui poussèrent Lamartine à fréquenter le capitaine ne laissent cependant aucun doute :

J'étais lié d'amitié avec le capitaine Medwin, Anglais de distinction, célèbre par son amitié avec Lord Byron et par sa cohabitation avec ce grand poète pendant son séjour à Pise. Medwin venait de publier ses *Conversations de lord Byron*, ouvrage très-intime et souverainement intéressant pour un homme tel que moi surtout, recherchant et adorant les reliques encore chaudes de ce grand apôtre de la poésie nouvelle. Nous montions à cheval tous les jours ensemble dans cette magnifique promenade des *Cascines*, qui est à Florence ce qu'est à Paris le nouveau bois de Boulogne.⁽²⁾

Les deux hommes semblent s'être revus, puisqu'une lettre à Marianne du 30 juillet 1828 mentionne un séjour chez Medwin⁽³⁾. Cependant, malgré son besoin de rechercher les « reliques encore chaudes » de Byron, Lamartine ne paraît pas être un véritable intime du capitaine ; les deux hommes ne s'écrivirent apparemment jamais, et le nom de l'anglais reste rarissime dans les écrits du français. La seule allusion qu'il fit au recueil de conversations de Medwin concernait les propos flatteurs sur « L'homme » cités dans la première partie de ce Dossier, lus dans un quotidien.

À peu près à la même époque, Lamartine fit la connaissance d'une autre grande figure de la biographie de Byron, lady Margaret Gardiner, comtesse de Blessington. Elle aussi avait recueilli, lors de leurs rencontres à Gênes au printemps 1823, les conversations de Byron, qu'elle publia en 1832 ; elle avait même inspiré au poète quelques poèmes. Elle entreprenait, depuis 1822, un long voyage à travers l'Europe, visitant la France, puis l'Italie, où elle demeura jusqu'à la fin 1828. Lamartine semble avoir fait sa connaissance au début de 1826 ; sa correspondance est totalement muette sur leurs liens et sur lady Blessington, mais nous trouvons dans les écrits de cette dernière une sorte de journal de voyage qui retrace leur rencontre. Celle-ci eut lieu à en mars 1826 à Florence, à l'insti-

gation de la marquise d'Esmengart (dont le nom revient fréquemment dans la correspondance du poète) ; lady Blessington, qui ne tarit pas d'éloges sur Lamartine, en fait une très longue description :

J'ai vu M. de Lamartine, et je l'aime beaucoup. Il est très soigné et distingué d'apparence, et il s'habille si bien comme un gentilhomme, que personne ne soupçonnerait que c'est un poète. Pas de cols de chemise retournés, une véritable apologie de la cravate, pas de longues boucles retombant sur le col de son manteau ; aucune trace d'une quelconque fatuité ; c'est exactement le genre d'homme qui, dans n'importe quelle société, serait qualifié de *bien comme il faut*. Il est élégant de sa personne, et son visage est particulièrement intelligent et intellectuel ; ses manières sont polies, et sa conversation est brillante et intéressante. [Etc....] ⁽⁴⁾

La description élogieuse des qualités du poète se poursuit encore à la page suivante, récit d'un autre dîner, au cours duquel le nom de Byron est enfin évoqué :

Il m'a posé de nombreuses questions sur lord Byron, et manifeste un grand intérêt pour celui-ci, qui va jusqu'à prouver que *même lui* peut montrer de l'indulgence pour les infirmités du génie, — que ceux qui possèdent des dons intellectuels d'une supériorité moindre sont si prompts à commenter avec sévérité.

Lady Blessington ne devait pas avoir lu le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*...

The Idler in Italy mentionne encore une rencontre en décembre à Pise, puis plus rien. Malgré les compliments de la comtesse, il faut avouer que Lamartine ne fut qu'une des innombrables personnalités dont les Blessington, au fil des mois, firent la connaissance. Bien qu'il ait encore eu l'opportunité de revoir lady Blessington à Paris en 1828-1829 ⁽⁵⁾, il ne fit jamais la moindre allusion à ses *Conversations*, pourtant traduites en français dès 1833. Comme nous l'avons vu, ces dernières rapportaient la violente réaction de Byron à la lecture de "L'homme", réaction tempérée par le commentaire de la comtesse, qui prenait la défense de Lamartine : mais ce passage fut entièrement éludé par l'unique traducteur français, et le poète n'en eut probablement jamais vent.



Lady Blessington



Alfred d'Orsay

Si les relations de Lamartine avec lady Blessington restèrent superficielles, en revanche, il sympathisa beaucoup avec l'inséparable compagnon de la comtesse, le comte Alfred d'Orsay, son amant sans doute, et peut-être même, selon certains historiens, celui de lord Blessington. Lamartine et lui étaient d'ailleurs cousins éloignés, du côté de la mère du poète français. Accompagnant déjà les Blessington en 1823, d'Orsay avait lui aussi rencontré Byron ; ce dernier, assez dandy lui-même, avait été captivé par l'extrême raffinement du comte, qui, selon la légende, changeait de gants huit fois par jour. Artiste de talent, d'Orsay avait laissé de Byron plusieurs magnifiques dessins. Plus tard, en 1849, il demanda à Lamartine quelques vers pour le tombeau de lady Blessington à Chambourcy. L'année suivante, il sculpta un buste du poète, lequel composa en retour le célèbre poème "Au comte d'Orsay", diatribe contre l'ingratitude du peuple français ; les deux hommes échangèrent à cette occasion quelques lettres, et dînèrent souvent ensemble, comme le prouvent plusieurs lettres du comte reproduites dans des ouvrages de lady Blessington. ⁽⁶⁾

Enfin, Lamartine profita de ses séjours en Italie pour faire la connaissance d'une quatrième personne ayant bien connu Byron, la plus importante de toutes, la comtesse Teresa Guiccioli. Un passage de la *Vie de lord Byron* (quelque peu enflammé, il est vrai) montre combien le désir de la voir, et donc de marcher sur les pas de Byron, le travaillait :

Je subissais, comme tous les hommes d'imagination, le sortilège de ce grand génie ; après sa mort le jour me parut avoir baissé dans le ciel ; je sentis un grand vide sur la terre ; il aimait les âmes de sa vie, il brûlait le cœur de ses passions, l'air que nous respirions me semble [sic] attiédi après ce grand souffle exhalé en Grèce. Je recherchais partout ses vestiges ; je savais qu'il avait aimé à Ravenne, et que la femme, objet de son fatal amour, encore dans la fleur de l'adolescence et de la beauté, vivait en Romagne. J'aurais donné des jours de ma vie pour apercevoir seulement cette femme qu'un amour si célèbre mais si pardonné à sa jeunesse avait vouée toute vivante à une importune immortalité. Le hasard me servit mieux que la curiosité. ⁽⁷⁾

La rencontre semblait pourtant mal engagée : comme nous l'avons vu, Lamartine avait peint la comtesse, alors en plein deuil de son amant, sous les traits d'une courtisane sensuelle et vénale. Il avoua lui-même dans le même ouvrage qu'il chercha à éviter à tout prix qu'ils ne fussent présentés ; mais, à sa grande surprise, la comtesse fut enchantée de le connaître :

[...] Je voulus me ranger pour la laisser passer sans être aperçu ; mais elle, s'arrêtant tout à coup, me regardant d'un œil fier en m'adressant la parole d'une voix timbrée d'une douce colère et d'un tendre pardon, « Monsieur, me dit-elle, je devrais vous haïr. » Je balbutiai quelques paroles confuses pour m'excuser, elle me coupa la parole. — « Ne vous excusez pas, reprit-elle ; oui, je devrais vous haïr ; mais, ajouta-t-elle aussitôt avec une grâce charmante et en adoucissant son regard, sa lèvre et sa voix. Je ne le puis pas, non je ne le puis pas, vous avez trop bien chanté celui à qui j'ai dévoué mon âme et à qui je dévouerais mille fois ma vie ! Ne parlons donc plus jamais du passé, vous, pour vous expliquer, moi, pour me plaindre. Vous êtes pardonné. ⁽⁸⁾

Bien sûr, la scène est un peu trop flatteuse pour être véridique, mais c'est à peu près ainsi que les choses durent se passer, puisque nous savons, par quelques lettres que Teresa Guiccioli adressa à Lamartine entre 1856 et 1865, qu'ils firent connaissance à Rome, qu'ils se promenèrent longuement dans le parc de la villa Pamphili, et surtout, qu'elle lui pardonna effectivement. Il est difficile de certifier quand cette rencontre eut lieu exactement entre 1825 et 1828 ; Henri Guillemin, qui s'était penché sur le problème dans un article très documenté, fit remarquer qu'aucun séjour à Rome n'apparaissait dans la correspondance de Lamartine. Ce dernier, on ne sait trop pourquoi, n'indique pas l'année (« 182... »), mais précise que leurs entretiens eurent lieu « l'hiver », puis « un jour du mois de mars ». Or, par deux fois, de décembre 1824 à mars 1825, puis de janvier à mars 1826, les Lamartine eurent la visite de leurs grands amis les Virieu, ce qui dut quelque peu les accaparer et gêner un éventuel déplacement à Rome. Durant l'hiver 1826-1827, il resta presque constamment à Florence (notamment pour la nouvelle année) et assumait les charges de l'ambassadeur, alors absent. Pendant l'hiver 1827-1828, il s'occupait de faire aménager sa luxueuse maison de Florence. C'est pourtant cette dernière date qui est indiquée par Iris Origo, d'après les archives de Teresa Guiccioli :

En 1827, la veille du Jour de l'An, elle rencontra à un bal, à casa Torlonia, un autre poète : l'auteur du *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, le beau et hautain Alphonse de Lamartine. Un murmure désapprouvateur, qu'elle prit pour de l'admiration, accueillit l'entrée du poète. Son dernier poème contenait une allusion méprisante à Teresa qu'il appelait l'Aspasie vénitienne et des remarques désagréables sur les Italiens modernes. Mais on y trouvait un portrait très flatteur et très romantique de Byron et cela suffisait pour que Teresa lui pardonnât le reste. ⁽⁹⁾

La suite est racontée, avec une vraisemblance admissible, dans la *Vie de lord Byron*, que nous étudierons plus loin. Néanmoins, la date donnée par Iris Origo n'est pas sans poser de problème : si la correspondance de Lamartine laisse bien une possibilité de séjour à Rome autour du jour de l'an, nous savons qu'il participa à des chasses à Pise, du 2 au 9 janvier, et que les lettres envoyées de Florence sont régulières tout au long des mois de février et de mars. Par ailleurs, il peut sembler étonnant que les vers insultants du *Dernier chant* déclenchassent encore des murmures deux ans plus tard, et après que l'affaire ait été réglée publiquement. L'hiver 1825-1826 serait, de ce point de vue-là, le créneau le

plus accommodant : la correspondance ne montre aucune lettre écrite à Florence entre le 25 novembre et le 28 janvier, et de nombreux manques en mars.

Comme le notait Guillemin, ce séjour à Rome ne put être aussi long que Lamartine se plaît à le répéter ; mais il marqua sans doute un moment important pour lui, qui ressentit le charme puissant de Teresa, et s'abandonna à son désir de se substituer à Byron :

On comprend que je ne résistai pas à de telles grâces ; chaque jour de cet hiver à Rome cimentait entre nous d'abord une liaison de salon assidue, puis une de ces amitiés confiantes qui naissent de peu de jours entre les personnes qui se sont longtemps cherchées. Il y avait toujours un *tiers* entre nous, et ce tiers était une ombre adorée d'elle, redoutée de moi. ⁽¹⁰⁾

Néanmoins, tout privilégié qu'il ait pu être à cause de ses fonctions diplomatiques et de sa qualité de poète, il convient de préciser que l'intérêt de Lamartine pour Byron était loin d'être une exception, une sorte de tourisme littéraire s'organisant déjà autour des lieux et des personnes qui jouèrent un rôle dans la vie du poète anglais (« À Rome, Teresa eut beaucoup de succès auprès des touristes anglais qui considéraient la maîtresse de Byron comme une des curiosités de la ville. », notait Iris Origo juste avant le paragraphe cité ci-dessus ; Chateaubriand écrira dans ses *Mémoires d'outre-tombe* : « J'ai rencontré, en continuant ma route, madame Guiccioli à Rome, lady Byron à Paris. » ⁽¹¹⁾). Malgré le trait d'union entre eux que fut Léon Bruys d'Ouilly, grand ami de Lamartine, devenu l'amant de Teresa lors d'un voyage en 1832 (il avait tiré de son idylle un roman en vers intitulé *Thérèse*, publié en 1836 avec un poème de Lamartine en guise de préface ; ce dernier lui dédia également la lettre-préface des *Recueils poétiques* en 1839), les liens qui unirent Lamartine à Teresa furent probablement assez superficiels, comparés à ceux qui unirent cette dernière à lady Blessington (elles se retrouvèrent l'année suivante, et restèrent en correspondance).

Quels qu'aient été ses liens avec ces témoins, il est d'ailleurs frappant de constater que Lamartine ne sut pas, ou ne voulut pas, profiter de ces contacts pour affiner sa connaissance de Byron, publier ou même simplement propager des informations encore confidentielles : Lady Blessington n'avait pas encore rédigé ses précieuses *Conversations*, et Teresa attendit 1866 pour publier quelque chose sur son ex-amant. Au contraire, les deux femmes profitèrent de leur rencontre (elles ne s'étaient pas vues à Gênes en 1823) pour s'échanger des lettres ou des portraits de Byron. Lamartine aurait pu aussi bien demander un dessin au comte d'Orsay ; il ne le fit pas.

Il attendit la publication de la correspondance par Thomas Moore pour découvrir (son enchantement le montre trop bien) le Byron intime. Pourtant, là encore, il avait eu le privilège de faire, dès 1820, la connaissance de Moore. Le 20 janvier, en pleine préparation des *Méditations*, il se vantait auprès de sa fiancée : « J'ai dîné hier avec un poète, M. Moore, l'ami de lord Byron : il doit venir demain chez quelqu'un entendre de mes vers... » ⁽¹²⁾ ; et plus tard dans le *Cours familier de littérature* : « Je le voyais souvent chez Mme la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël... » ⁽¹³⁾. Si Moore, déjà dépositaire des sulfureux *Mémoires* du lord (ceux qui furent brûlés, et non l'ensemble de lettres et des journaux publiés sous ce titre en 1831), n'en ébruitait pas le contenu, il avait tissé avec lui assez de liens étroits, correspondant régulièrement, lui rendant fréquemment visite. Là encore, Lamartine marqua plus de discrétion que de curiosité ; pourtant, c'est peu dire que les six tomes de ces *Mémoires de lord Byron*, que l'on voit encore aujourd'hui dans son bureau à Saint-Point, l'enchantèrent :

Je suis de votre avis sur les *Mémoires* de lord Byron que je tiens aussi en ce moment. C'est une admirable étude. Il y est plus grand que dans ses vers. Tout ouvrier vaut plus que son ouvrage. Il m'enchant. Je me retrouve tel que je fus à dix-huit ans avec la même férocité de passion et d'esprit. Heureusement cette semence religieuse dont vous parlez tombait alors dans mon âme, jetée et cultivée par une mère plus qu'humaine, elle y germait à mon insu et à trente ans je valus mieux. Mais j'aime à voir ce que j'aurais été sans elle. Exactement lui, avec un peu plus d'amour et beaucoup moins de génie. Il n'a jamais fait un effort sur lui-même. Je le lui pardonne car c'est une rude victoire, mais lui ne doit pas se le pardonner. Tout homme qui ne triomphe pas de lui-même est un homme faible. Triompha-t-il du monde ? J'en suis si convaincu qu'il me fait pitié avec sa prétendue énergie, qui n'est en réalité que de la violence de passions. Il me fait envie aussi très souvent. Mais une mauvaise envie !

Cela m'amuse d'autant plus que je connais le fond et les actrices de presque toutes les aventures : beaucoup la comtesse Guiccioli. La première fois que je la rencontrai, c'était au bal. Je vis une belle femme, rouge et non blonde, à figure tiède et dure, elle s'approcha et me dit :

« J'ai désiré vous connaître, je suis venue pour vous ici. Je devrais vous haïr pour ce que vous avez dit de moi, mais je ne le peux pas. »⁽¹⁴⁾

« Beaucoup la comtesse Guiccioli », nous savons que c'était largement excessif ; « Il me fait envie », en revanche, cela a toute chance d'avoir été sincère.

L'Italie et les Harmonies toscanes

Les quatre années que Lamartine passa en Italie, entrecoupées cependant de séjours en France, furent donc pour lui une chance inouïe d'alimenter son culte pour Byron. Les rencontres qu'il y fit, et les visites qu'il y effectua, vinrent ensuite nourrir les nombreuses pages de souvenirs qu'il dispersa dans ses œuvres. Mais, les contacts humains restant aléatoires, ce qu'il rechercha prioritairement, ce furent les lieux célébrés dans les écrits de son prédécesseur. La correspondance reste muette sur les étapes du pèlerinage byronien que Lamartine ne manqua pas de marquer ; mais les nombreux commentaires qu'il ajouta à ses œuvres en 1849 sont plus loquaces. Ainsi note-t-il, à l'occasion d'une visite du cachot du Tasse :

Je ne suis pas superstitieux, même pour la gloire, et cependant j'ai fait deux cents lieues pour aller toucher de ma main les parois de la prison du chantre de *la Jérusalem*, et pour y écrire mon nom au-dessous du nom de Byron, comme une visite expiatoire.⁽¹⁵⁾

Et, à propos d'un séjour à Livourne :

Je trouvais sur la route une autre *villa*, splendide autrefois, maintenant déserte, que lord Byron avait habitée un ou deux étés, quelque temps avant mon séjour à Livourne. J'arrêtais toujours mon cheval devant la porte de son jardin, pour y chercher la figure absente du grand poète qui avait consacré cette solitude.⁽¹⁶⁾

Ces pieux témoignages nous paraissent doublement byroniens : certes, les pèlerinages littéraires était à la mode au XIX^e siècle, et pas seulement chez les gens de lettre, mais ce sont les traces de Byron *suivant lui-même les traces de ses prédécesseurs* que suivait ici Lamartine. Un certain désir de substitution paraît ici indéniable.

Peut-être se sentait-il, inconsciemment, une dette. Car, en vérité, bien autant que Pétrarque et le Tasse, Byron fut celui qui révéla l'Italie à Lamartine, qui la lui fit sentir comme un poète, ce qui n'avait pas été véritablement le cas lors de son premier séjour en 1811. Comme l'avait souligné Edmond Estève, presque tous les poèmes lamartiniens évoquant l'Italie s'inspirent de Byron, et entre tous les « harmonies toscanes » insérées dans les *Harmonies poétiques et religieuses* en 1830, en qui le critique voit « des rêveries à la Byron »⁽¹⁷⁾. Son principal guide en la matière restait, encore et toujours, le *Pèlerinage du chevalier Harold*, et ses apostrophes lyrique ; si l'itinéraire n'est pas le même, certaines de ces Harmonies frôlent le plagiat, ce que reconnaissait à demi-mot Lamartine :

Je suis confondu que tu ne trouves pas mes vers sur Tivoli à ton plein gré. Je trouve que c'est le seul morceau par lequel je voudrais lutter avec lord Byron : *Italie, Italie !* etc. ; mais on se trompe sur soi-même.⁽¹⁸⁾

Le poète fait ici allusion à la troisième de ses *Harmonies*, "La perte de l'Anio", dont les vers 89 et suivants s'inspirent directement du *Pèlerinage* (Chant IV, st. 42 : « Italie ! ô Italie ! tu as reçu le don fatal de la beauté... »). Mais c'est l'esprit tout entier du poème qui découle de Byron, à cette différence que Lamartine célèbre platement, chrétiennement, la suprématie de Dieu :

Ah ! faut-il s'étonner que les empires tombent ?
Que de nos faibles mains les ouvrages succombent ?
Quand ce que la nature avait fait éternel,
S'altère par degrés, et meurt comme un mortel !
[...]
Et de tout ce qui fut, un jour, rien ne sera.
Rien ne sera, Seigneur ? Mais toi, source des mondes,
Qui fais briller les feux, qui fais couler les ondes,
Qui, sur l'axe des temps, fais circuler les jours,
Tu seras ! tu seras, ce que tu fus toujours ! (v. 65-80.)

Tandis que Byron chantait l'éternité *à travers* l'océan :

Déroule tes vagues d'azur, majestueux Océan ! mille flottes parcourent tes routes immenses : l'homme qui couvre la terre de ruines voit son pouvoir s'arrêter sur tes bords. [...]

[...] Mais rien ne change en toi que le caprice de tes vagues : le temps ne grave aucune ride sur ton front d'azur ; tel que te vit l'aurore de la création, tel tu es encore aujourd'hui.

Glorieux miroir où le Tout-puissant aime à se contempler au milieu des tempêtes ; [...] tu es l'image de l'éternité, le trône de l'invisible... (Chant IV, st. 179-183 ; trad. Pichot.)

Les méditations d'Harold sur la vanité de l'homme opposée à la majesté de l'océan percent encore dans une autre des harmonies toscanes de Lamartine, "Éternité de la nature, brièveté de l'homme", écho de la strophe 182 (« Tes rivages sont des empires : ils changent sans cesse, et tu restes toujours le même. Que sont devenues l'Assyrie, la Grèce, Rome et Carthage ? Tes flots battaient leurs frontières aux jours de la liberté, et plus tard sous le règne des tyrans. ») :

Vieil océan, dans tes rivages
Flotte comme un ciel écumant,
Plus orageux que les nuages,
Plus lumineux qu'un firmament !
Pendant que les empires naissent,
Grandissent, tombent, disparaissent
Avec leurs générations,
Dresse tes bouillonnantes crêtes,
Bats ta rive ! et dis aux tempêtes :
Où sont les nids des nations ? (v. 21-30.)

L'influence des paysages byroniens ne se limite pas aux vers, elle imprègne également la correspondance intime de Lamartine, l'amenant, comme le montre l'extrait suivant, à se singulariser :

Je viens de faire un beau et bon voyage : chaque fois que j'admiraïs un de ces magnifiques paysages dont la côte de Gênes est semée, des montagnes à pic sur la mer, leurs flancs couverts de sombres forêts de châtaigniers et de chênes dont la verdure faisait ressortir le bleu de l'océan, je pensais à vous et à ces préjugés injustes que vous avez contre cette nature et cette verdure du Midi. ⁽¹⁹⁾

Cette association de la montagne et de la mer, ce goût pour les contrastes de lignes (les unes verticales, les autres horizontales) et de couleurs (les forêts sombres et le bleu de l'eau), Byron l'avait exprimé à loisir dans le Chant III :

Au milieu des plus hautes montagnes il trouvait des amis, et sa demeure sur les flots de l'Océan. (st. 13.)

Le lac Léman me sourit, avec son front de cristal, miroir où les étoiles et les montagnes admirent le calme de leur aspect, leurs sommets élevés, et leurs éclatantes couleurs. (st. 68.)

Pour arriver déjà aux mêmes conclusions :

Depuis le cortège silencieux des astres de la nuit, jusqu'aux montagnes et au lac assoupi, tout semble concentré dans une vie de méditation partagée même par le dernier rayon lumineux, par l'air et le feuillage. Tout respire le sentiment du grand Être qui a créé le monde et qui le conserve. (st. 89.)

Nous sommes en droit de nous demander comment Lamartine put, à ce point-là, s'approprier la vision byronienne des paysages alpins, et oublier quelle lecture philosophique son prédécesseur en faisait. Il fallait que ses préventions fussent bien ancrées, ou que cet ascendant fût trop lourd à reconnaître. La décennie 1830 fut d'ailleurs celle où Lamartine se plut le moins à avouer son admiration pour Byron, et sa dette littéraire envers lui ; c'est pourtant à ce moment-là qu'il composa *Jocelyn* et *La Chute d'un ange*, poèmes qui doivent beaucoup au poète anglais, quoi qu'on ait pu en dire. C'est également à cette époque qu'il put achever de s'identifier à Harold en découvrant enfin la Grèce, et le dépasser en poussant jusqu'au Moyen-Orient, là où, comme il l'avait prétendu dans le *Dernier chant*, Byron n'avait pas osé aller.

Les voyages en Orient

L'Italie ne pouvait suffire à Lamartine ; pour achever de s'identifier à Harold, il lui fallait passer par la Grèce, point de départ et d'arrivée de la gloire de Byron. C'est ce qu'il put enfin faire en juillet 1832, à l'occasion d'un vaste voyage en Orient dont il devait ressortir profondément changé. Si le rival affiché était Chateaubriand, nommé dans l'Avertissement, le poète anglais n'était pas oublié, quelques allusions discrètes rappelant çà et là qu'il avait marqué les lieux de son empreinte. Mais ces allusions restaient anecdotiques, Lamartine étant, lors du périple, mais plus encore au moment d'en faire le récit, en proie à de sombres pensées : en perdant sa fille Julia, il avait perdu sa foi dans le Christianisme de son enfance.

Le nom de Byron reparait ainsi lorsque le voyageur évoque le consul d'Autriche en Grèce (à la date du 18 août 1832) ou telle jeune fille lui évoquant Haïdée dans *Don Juan* (20 octobre ; notons que c'était sans doute la première fois que ce poème honni était nommé dans ses écrits). Certains critiques relevèrent dans le fait qu'il avait affrété son propre bateau une similitude : « Il a un navire à lui comme lord Byron », notait Jules Janin. ⁽²⁰⁾

Il revint plus tard, dans la *Vie de lord Byron*, sur sa recherche des traces byroniennes en Grèce, se vantant d'avoir rencontré les personnes mêmes que Byron avait côtoyées :

Nous avons visité nous-même Athènes quelques années après, et nous y avons retrouvé tout vivans les souvenirs que ce beau jeune homme, inconnu cependant alors, mais marqué de la physionomie des grandes choses, avait laissés dans les mesures d'Athènes. La famille hospitalière et patriarcale des Macri dont le poète avait été l'hôte, et le vieux capucin de la lanterne de Diogène nous entretenirent souvent des circonstances de son séjour à Athènes. ⁽²¹⁾

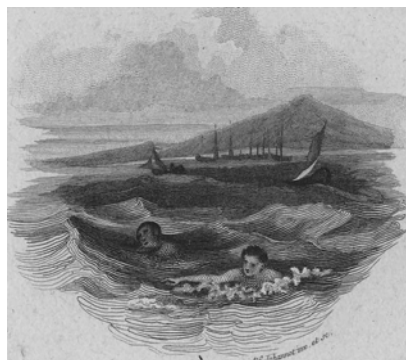
Moins prétentieux, le second voyage en Orient que Lamartine effectua en 1850, et qu'il publia sous le titre de *Nouveau voyage en Orient*, contient quelques évocations plus longues et plus apaisées ; le vecteur de rapprochement est de nouveau la mer :

Lord Byron, seul, a eu quelques souffles de vent de mer et quelques palpitations de voiles sur les cordes jeunes de sa lyre dans le *Corsaire* et dans la *Fiancée d'Abydos*. Mais ce n'étaient que des gerbes d'écume sur un écueil, ou des anses à l'ombre de la côte ; ce n'était pas l'Océan tout entier. Je me trompe, il y a dans le *Pèlerinage d'Harold* quelques strophes qui valent un poème.

« Roule bleu, sombre, profond Océan !... »

Et un peu plus loin, à propos des Dardanelles :

Deux souvenirs seuls y rappellent l'imagination rêveuse, l'un vieux comme ces ondes, l'autre récent comme nos jours : les traversées nocturnes de Héro et de Léandre, et la traversée à la nage de lord Byron : cette traversée était l'orgueil de ses souvenirs. Il y revient dix fois dans ses vers, dans ses notes, dans ses conversations, dans ses mémoires. C'est là qu'il conçut ou qu'il écrivit un de ses plus beaux poèmes, la *Fiancée d'Abydos*. Laquelle de ces deux légendes de Héro et de Léandre, ou de la fille de *Giaffir*, sera plus célèbre et plus éternelle sur ces flots, dans la postérité ? Ces vers le savent ; je ne pouvais m'empêcher de me les réciter à moi-même en contemplant les cyprès d'Abydos se dressant en noir sur les turbans du champ des morts ! ⁽²²⁾



Comme on le voit, Lamartine se sentait plus apaisé alors qu'en 1835. Il est vrai qu'entre les deux voyages en Orient, eut lieu un ultime séjour en Italie auquel la critique a peu porté d'attention. Il génera pourtant plusieurs poèmes d'inspiration byronienne, des poèmes dans lesquels le poète célébrait ses souvenirs les plus poignants, dans un style et un ton byroniens. Ce sont "Salut à l'île d'Ischia", qui imite un célèbre passage de *Don Juan* (Chant I, st. 122-127 : « Il est doux... Il est doux... Mais... ») ; "Ferrare. Improvisé en sortant du cachot du Tasse", qui s'inspire non pas de *La Lamentation du Tasse*, mais du "Sonnet à Chillon" dans *Le Prisonnier de Chillon* ; "Le lézard sur les ruines de Rome" qui reprend les vers bien connus de *Manfred* (III, 4) et du *Pèlerinage du chevalier Harold* (Chant IV, st. 128-130, entre autres). L'"Adieu à Graziella" même n'est pas sans évoquer plusieurs pièces courtes de Byron, "Adieu" (« Adieu ! si jamais une tendre prière... », dans la traduction Pichot) ou le célèbre "Porte-toi bien", également intitulé "Adieu" par Pichot (« Encore une fois adieu ! Séparé de tout ce qui m'est cher, mon cœur se consume... ») :

Adieu !... Je t'ai souvent prononcé dans ma vie,
 Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais,
 Ce que tu contenais de tristesse et de lie (v. 5-7.)

À l'aube des secousses de 1848, l'influence de Byron était donc parfaitement assimilée, à défaut d'être assumée. Le temps était proche où Lamartine allait pouvoir s'occuper presque uniquement d'écrire, de se pencher sur ses souvenirs, et de sceller à jamais son nom à celui de son prédécesseur.

Souvenirs

Après son échec cuisant aux présidentielles de décembre 1848, Lamartine, quelque peu dégoûté de la politique, et accablé par une dette immense, chercha à se recentrer sur ce qu'il savait faire le mieux : l'écriture. Ainsi débuta une longue période de production intensive pendant laquelle il multiplia les publications, de manière assez confuse, et sans trop de succès dans l'ensemble. Au gré des volumes ou des journaux, il mêla d'anciens textes exhumés de ses cartons et des œuvres nouvelles, dont certaines (*Graziella*, *Les Confidences*) lui apportèrent un ultime sursaut de gloire, et quelques rentrées d'argent.

Parmi ces publications, la première qui eut trait à Byron fut l'édition de ses *Œuvres* proposée par souscription, publiée de novembre 1849 à mai 1850. Lamartine eut l'idée d'enrichir ses anciens recueils de commentaires et de pièces inédites ; ainsi la nouvelle édition des *Méditations poétiques* s'augmenta-t-elle de deux textes relatifs à Byron : le premier était évidemment le long commentaire de "L'homme" ; l'autre un poème, "Ressouvenir du lac Léman". Ces deux évocations de Byron, sans modifier en rien son appréciation, venaient plutôt compliquer l'histoire de sa relation à l'auteur de *Manfred*.

Dans le long commentaire de "L'homme", Lamartine revenait d'abord sur sa découverte de Byron, la datant de 1819, et en attribuant le mérite à un ami de retour d'Angleterre. Il y confirmait à la fois le choc qu'il éprouva (« Le seul récit de quelques-uns de ses poèmes m'ébranla l'imagination. »), et le jugement moral qu'il avait prononcé dès son épître (« Il a voulu être le Lucifer révolté d'un pandæmonium humain. »). Néanmoins, il lui discernait au passage le titre fort envieux de « plus grande nature poétique des siècles modernes », titre sans doute emprunt d'une certaine amertume chez un poète qui n'avait plus publié de vers depuis les *Recueils poétiques* dix ans plus tôt.

Mais le grand intérêt de ce commentaire résidait dans le récit d'une quasi-rencontre censée avoir eu lieu sur les rives du Léman à l'été de 1820. Bien des critiques ont déjà rappelé que Byron ne se trouvait pas en Suisse cet été-là ; Lamartine lui-même n'y avait passé que six jours en juin, pour la bénédiction anglicane de son épouse. Peut-être s'était-il trompé de date, l'exactitude n'étant pas son fort en matière de souvenirs. En effet, une autre version de cette *entrevue*, publiée sept ans plus tard sous le titre général "Une nuit de souvenirs", loin d'apporter des lumières, vint plutôt compliquer le problème : sans jamais indiquer d'année, Lamartine s'y embrouille allègrement, semblant placer des événements de 1820 (« M. de Chateaubriand venait d'être nommé ambassadeur à Berlin. ») au tout début de la Restauration ; il date de « l'année précédente » une vision furtive de Madame de Staël passant en voiture, or l'auteur de *Corinne* s'était éteinte en juillet 1817 ; enfin, il évoque « des circonstances qui n'ont rien de littéraire » l'ayant amené à trouver refuge en Savoie près de Genève, circonstances qui ne peuvent être autres que les Cent Jours, pendant lesquels il se cacha effectivement dans cette région. Son souvenir semble alors se placer « à la fin d'octobre » 1815, soit cinq ans plus tôt que dans son premier récit. Quoi qu'il en soit, aucune des deux dates ne correspond au

séjour de Byron en Suisse, du 25 mai au 5 octobre 1816 ; or, c'est précisément le 5 ou le 6 octobre que Lamartine arriva à Aix-les-bains pour débiter une cure ; s'il fit une escapade à Genève, ce ne put être qu'après cette date. En outre, nous voyons mal comment, ayant assisté à une telle scène en 1815 ou 1816, et ayant su qui était Byron, il aurait pu attendre 1818, ou même 1817, pour le découvrir littérairement.

Il est trop clair que Lamartine a voulu s'inventer une rencontre, afin de pouvoir, comme Stendhal qu'il cite à la fin de son second récit, s'enorgueillir d'une connaissance moins livresque du grand poète, et raviver une comparaison flatteuse. Du reste, il est difficile de donner du crédit à ce récit d'un romantisme forcé (« Je n'avais fait que l'entrevoir à une lueur de la foudre. »), et dont l'origine ne fait d'ailleurs aucun doute : on trouve un semblable épisode de traversée périlleuse du Léman, ayant exposé Byron et Shelley à un grand danger, au sixième volume des *Mémoires* publiées par Moore⁽²³⁾. Ernest Giddey, qui signala cette similitude, pensait que Lamartine nourrissait quelque jalousie pour Shelley, qu'il détestait par ailleurs :

Prendre la place de Shelley aurait sauvé Byron de la mauvaise et satanique influence d'un homme qui était un poète de second ordre défendant des principes sociaux et religieux vicieux.⁽²⁴⁾

Étrangement, il ne revint pas sur la rencontre imaginaire dans sa *Vie de lord Byron*, pourtant elle aussi ponctuée d'approximations et de contrevérités. Peut-être eut-il des scrupules...

L'autre apport de l'édition des souscripteurs était un assez long poème intitulé "Ressouvenir du lac Léman", devenu la nouvelle Méditation dix-huitième ; daté de 1842 dans l'ouvrage, il fut en réalité achevé le 12 août 1841. Lamartine l'écrivit à l'occasion d'un séjour en Suisse et en Savoie qu'il fit en juillet et septembre, en compagnie de Jean Huber-Saladin, ami du poète à qui est dédié le poème. Le but de ce voyage n'était pas touristique, mais financier : Huber-Saladin servit d'intermédiaire entre Lamartine et un banquier suisse. Mais les deux amis en profitèrent néanmoins pour faire une longue excursion dans les Alpes.

Là encore, Lamartine ne put s'empêcher d'avoir en tête l'excursion, lue dans les *Mémoires*, que Byron fit avec Hobhouse en 1816 et qu'il utilisa dans presque toutes les œuvres qu'il écrivit cette année-là. Ainsi "Ressouvenir du lac Léman" reprend-il un à un les éléments du décor de *Manfred* (l'avalanche, la cascade et son arc-en-ciel), et du Chant III du *Pèlerinage du chevalier Harold* (les noirs sapins, les étoiles). Parfois cela frôle le plagiat : « Les glaciers suspendus, océans congelés... » (v. 27), réminiscence de *Manfred* : « [...] L'océan vitreux de la montagne en glace... » (II, 3) ; « [...] De rêveuses voiles / Répercutant le jour sur leurs ailes de toiles... » (v. 9-10), réminiscence du *Pèlerinage* : « Cette voile immobile est comme une aile silencieuse... » (st. 85) ; « On n'entend que le bruit des blanches perles d'eau / Qui retombent au lac des deux flancs du bateau... » (v. 67-68), repris du même ouvrage : « [...] À l'oreille s'égoutte la goutte légère de la rame suspendue... » (st. 86). Mais l'emprunt le plus manifeste est celui que Lamartine fait au "Sonnet au lac Léman", poème qui énumérait les « héritiers de l'immortalité » ayant vécu près du lac ; à l'exception de Gibbon, oublié ou écarté, ils figurent dans le même ordre dans les deux poèmes (l'ordre chronologique historique). Mais là où Byron se montrait poliment élogieux, Lamartine, comme à son habitude, se montre élogieux *et* sévère, rappelant les « fautes » de Rousseau (v. 170), l'irrégion de Voltaire (v. 178), la soif de vengeance de Madame de Staël (v. 195). Cette liste est encore citée dans une lettre du 27 juillet 1841 à une personne non identifiée, mais assurément suisse : Lamartine y mentionne, sans la nommer, la villa Diodati « où Lord Byron chanta les plus belles strophes de Childe Harold » ; il connaissait d'ailleurs Édouard Diodati.

La seule nouveauté apportée par Lamartine est l'ajout à cette liste du nom de Byron : c'est un bel hommage en soi, quoiqu'il soit bien sûr tempéré :

Byron, comme un lutteur fatigué du combat,
Pour saigner et mourir, sur tes rives s'abat ;
On dit que, quand les vents roulent sur ton onde en poudre,
Sa voix est dans tes cris et son œil dans ta foudre.
Une plume du cygne enlevée à son flanc
Brille sur ta surface à côté du mont Blanc ! (v. 179-184.)

Certains critiques se sont étonnés des vers très imagés du "Ressouvenir" : nous pourrions ici presque croire que Lamartine situait la mort de Byron en Suisse ! Il est plus probable qu'il ait voulu signifier que le séjour suisse du lord marquait une date dans son œuvre, qu'il y mourut littérairement.

Lamartine, en effet, dans tous ses écrits sur Byron, se réfère systématiquement aux œuvres des années 1812-1816, à l'exception notable du quatrième Chant du *Pèlerinage*, à qui il donne pourtant sa préférence. Mais, les dates n'étant pas son fort, il a pu en situer la conception en 1816, comme le Chant III. Peut-être pensait-il, de nouveau, à la rencontre de Byron avec Shelley, mauvaise influence selon lui ; il était loin de se douter qu'il devait à cette influence les splendides réflexions du Chant III sur la nature, tellement à l'unisson de sa propre poésie... Néanmoins, tout elliptiques et lyriques qu'ils soient, ces six vers constituent le seul véritable hommage de Lamartine à Byron, le seul qui soit dénué de condamnation.

Son attirance pour Byron décidément ravivée, Lamartine inséra d'autres petites allusions dans l'édition des souscripteurs : dans le commentaire du "Désespoir" (*Méditations poétiques*), il attribue à Byron le ton désabusé de certains passages supprimés :

Il y avait bien d'autres strophes plus acerbes, plus insultantes, plus impies. Quand je retrouvai cette méditation, et que je me résolus à l'imprimer, je retranchai ces strophes. L'invective y montait jusqu'au sacrilège. C'était byronien ; mais c'était Byron sincère et non joué.

Il semble qu'aucune de ces strophes supprimées ne nous soient parvenues. "Le désespoir", tel que nous le connaissons, n'est pas spécialement byronien ; il s'inscrit dans un vaste courant mélancolique passant par Goethe, Chateaubriand, Young, et bien d'autres. Mais tel était le magnétisme qu'exerçait Byron sur Lamartine.

Les articles du Siècle

Il semblait inéluctable, après avoir œuvré à s'imposer comme le premier interlocuteur intellectuel de Byron en France, après avoir rencontré les principaux témoins de sa vie, que Lamartine écrivît un jour sa biographie. Occupant ses dernières années à noircir des pages et des pages sur des sujets qu'il connaissait à peine (*Histoire de la Turquie* en 1854, *Histoire de la Russie* en 1855) et des écrivains qu'il n'appréciait pas toujours (*Shakspeare et son œuvre* en 1856, et le *Cours familier de littérature*, commencé la même année), il n'allait pas se priver du plaisir d'évoquer un homme qui l'avait fasciné dès le premier instant.



Teresa Guiccioli

Bien que Teresa Guiccioli eût passé plusieurs fois par Paris durant les années 1830, l'élément déclencheur de ses retrouvailles avec Lamartine fut probablement le mariage de celle-ci avec le marquis de Boissy en décembre 1847, et leur installation dans la capitale française. Nous n'avons aucune certitude que Lamartine et elle se revirent alors, celui-ci étant accaparé par son rôle politique pendant l'année 1848, mais la marquise fréquentait volontiers les salons, et recevait souvent. Peut-être aussi ne se revirent-ils pas, puisque ce fut par courrier qu'il fit appelle à Teresa pour des renseignements. En février 1856, il lui écrivait :

J'ai un service littéraire à vous demander. Je vais écrire dans la *Vie des grands hommes* l'histoire du grand poète de l'Angleterre moderne. Si vous pouviez m'enrichir de quelques souvenirs ou de quelques documents inédits je les emploierais avec votre permission et sous votre contrôle à consacrer davantage encore le culte du génie. ⁽²⁵⁾

À défaut d'être originale (Moore avait déjà mis Teresa à contribution pour ses *Mémoires*), l'idée était excellente : personne n'avait mieux connu Byron dans ses années italiennes que Teresa, et personne n'était autant enclin à honorer sa mémoire par des souvenirs personnels et vrais. Lamartine se mit aussitôt au travail : étrangement (ou typiquement), il commença par le récit de sa propre rencontre avec la comtesse « à Rome en 182... », comme en témoigne une lettre du 21 mars 1856 que lui adressa la marquise (« Qu'elles ont été charmantes, nos promenades à cette belle villa Pamphili et que votre description est belle et touchante ! »⁽²⁶⁾). Flattée, l'ex-amante de Byron consentit alors à confier au biographe son trésor : un lot de près de cent cinquante lettres totalement inédites, et de première importance en ce qu'elles montrent le véritable Byron, le Byron intime, comme l'estimait Teresa :

J'en ai fait cependant un classement méthodique et je consens à vous les communiquer s'il peut vous être agréable, très convaincue que cette grande et belle âme de poète, si peu connue, gagnerait à être jugée par vous sur des preuves si vivantes.⁽²⁷⁾

Dans la *Vie de lord Byron*, Lamartine évoqua ses contacts avec la marquise de manière ambiguë, laissant entendre que les confidences de Teresa, ainsi que la lecture des lettres, eurent lieu en Italie dans les années 1820. Se jouant de la chronologie, il condensait en un seul moment les discussions qu'il avait eu avec elle et le récit qu'elle lui adressa par courrier près de trente ans plus tard, présentant tout le livre V de sa biographie comme extrait de quelques mémoires inédits :

Une circonstance fortuite me procura le bonheur de connaître la belle Thérèse *** peu de temps après le mort de Byron. J'écrivis il y a quelques années mes conversations avec elle. Ces conversations, qui n'ont jamais été imprimées et que j'extraits ici de mes souvenirs personnels, forment le document le plus intime et le plus véridique sur les circonstances qui précédèrent ou qui suivirent le dernier attachement de lord Byron.⁽²⁸⁾

Et il ajoutait cette phrase où s'exprime toute sa fascination pour Byron :

À ce titre, ces pages de mes souvenirs sont des pages de son histoire.

Quant aux lettres, tout en en gonflant assurément le nombre (il fait dire à Teresa : « Les milliers de lettres qu'il m'écrivait à chacune de ses pensées, pendant de longues années, me restent... »), il n'en fit aucun usage, se contentant, après avoir rappelé l'opinion de Moore (« ... Une correspondance sans originalité et sans intérêt. ») — lequel d'ailleurs ne les avait sans doute pas lues, ou pas toutes —, d'en louer l'ennuyeuse tendresse :

Qu'y a-t-il d'intéressant au point de vue du public dans l'éternelle répétition des mêmes mots exprimant le même sentiment par un homme pétrifié dans la contemplation unique et monotone d'un seul objet ?⁽²⁹⁾

Le 3 avril, Teresa acheva de lui envoyer ses souvenirs, espérant toujours que Lamartine en ferait bon usage. Le premier résultat tangible consista en une série d'articles dans le quotidien *Le Siècle* : douze textes sobrement intitulés "Lord Byron", et destinés, selon le journal, au *Cours familial de littérature* qui venait d'être lancé sous forme d'abonnement payé directement à l'auteur. Toujours publiée des dimanches à une exception près, cette série, parfois interrompue par des articles sur d'autres sujets, s'échelonna de mai à novembre 1856.

Après quelques propos lyriques, le premier article est entièrement consacré à l'état d'esprit de Lamartine lorsqu'il découvrit Byron ; le nom du poète anglais n'y est mentionné qu'une seule fois. Les deux articles suivants prennent la suite, racontant cette fois-ci l'impression que produisit la lecture du *Pèlerinage du chevalier Harold* sur le futur auteur des *Méditations poétiques*. Le quatrième article résume le Chant III. Le cinquième, après avoir conté les premières réactions de Lamartine, citations de "L'homme" et de son commentaire à l'appui, commence l'étude de ce que le biographe considérait comme l'œuvre épique de Byron ; le ton est particulièrement exalté :

Le *Giaour*, le premier de ces poèmes, révéla au monde ce nouveau type d'épopée qui rajeunit de trois mille ans la vieille poésie du récit pétrifié sous la main du vieil Homère et de son imitateur latin le vieux Virgile. Ce n'est qu'un fragment tronqué exprès et artificiellement mutilé par le poète pour laisser deviner à l'imagination ce qui manque. Artifice du génie qui fait travailler la pensée de son lecteur de concert avec lui-même, et qui double l'intérêt en laissant planer un certain mystère sur ses personnages.⁽³⁰⁾

Malheureusement, les morceaux de cette veine sont assez rares, la fin de l'article alternant résumé du poème et longues citations de la traduction Pichot. Tout ce remplissage dut paraître bien inutile à des lecteurs qui étaient loin d'avoir oublié l'œuvre de Byron : la huitième édition de la traduction Laroche avait paru en 1854, la traduction Barré l'année suivante ; quant à la traduction Pichot, elle avait connu un tel succès qu'il en circulait encore de nombreux exemplaires. Les quatre articles suivants poursuivent l'étude des « épopées », résumant *La Fiancée d'Abydos*, *Le Corsaire*, *Lara* et *Le Siège de Corinthe*. Les trois derniers traitent de *Don Juan*, le huitième étant une reprise du *Cours familier* (entretien XII). Ces articles ne sont pas numérotés par rapport au précédent, mais de manière autonome, avec parfois des manques dans la continuité des chapitres (IV, VI, VIII... ; sans aucune logique, la livraison du 24 août marque : « XIII. — Suite. »). La série s'interrompt de manière abrupte et ne fut jamais achevée.

Une première remarque s'impose : nulle part il n'est fait usage des informations transmises par Teresa, son nom n'étant pas mentionné une seule fois. De toute évidence, Lamartine n'avait pas terminé sa biographie ; ou bien il ne comptait utiliser ces pages que comme appât pour son *Cours familier* ou pour sa série de *Vies des grands hommes*. Néanmoins, ces articles constituèrent bien la première pierre de ce qui fut, neuf ans plus tard, la *Vie de lord Byron*. Tous furent repris, citations comprises, mais selon un arrangement tout différent, de manière éclatée, et avec de nombreuses petites modifications. Cependant, l'effet en est parfois radicalement différent, comme le montre ce passage, qui sonne en 1856 comme un confidence stupéfiante :

Aujourd'hui j'ai lu pour la première fois le *Corsaire*, poème du même âge et des mêmes mœurs que la *Fiancée d'Abydos*. J'ai eu de la peine à choisir ce que je devais noter du signe d'admiration dans tant de stances qui se gravent toutes à la même profondeur dans la mémoire. Ma main tremble en fermant le livre, comme si chaque vers m'avait donné une commotion réelle au cœur et aux sens. ⁽³¹⁾

Dans la *Vie*, ces lignes seront présentées comme des notes de lecture prises « à l'époque où ces vers parurent pour la première fois en France », soit vers 1819, ce qui est nettement moins stupéfiant. Les deux options restent néanmoins possibles.

Quoi qu'il en soit, toute frustrante qu'ait pu être cette série d'articles, décousue, sortie de nulle part et interrompue aussitôt, elle resta, pendant neuf ans au moins, l'écrit le plus volumineux de Lamartine sur Byron. Faute d'apport historique, et vue la pauvreté des analyses littéraires, son intérêt tenait aux confidences de l'auteur à propos de son obsession pour Byron, d'un lyrisme plutôt touchant :

En naviguant quatre fois, depuis ma jeunesse, sur ces vagues, je n'ai pu m'empêcher, en passant devant les blanches masures d'Abydos, semblables à un monceau de sépulcres calcinés par le soleil au bord des flots, de chercher du regard les remparts du jardin, la grotte, la grève rougie du sang du pirate, la blanche figure de la jeune fille évanouie sur les algues, la tête ondoyante de Sélim tour à tour engloutie entre deux lames ou surgissant au sommet d'une vague comme pour appeler encore Zuléika. ⁽³²⁾

À la première lecture de ces poèmes, il n'y eut aucune place en moi pour le jugement ; tout fut délire et enthousiasme. Il me sembla qu'une main puissante, prenant à la fois toutes les fibres de mon imagination jusque-là endormies, leur faisait rendre jusqu'à se briser toutes les sonorités du cœur de l'homme [...]. ⁽³³⁾

Mais personne ne pouvait croire que l'ouvrage en resterait là, l'aspect proprement biographique étant totalement éludé.

Et, en effet, Lamartine ne renonça pas à son projet. Nous ne savons pas si la *Vie de lord Byron* était entièrement écrite dès 1856, mais nous savons qu'entre cette date et 1861, le poète en avait vendu le manuscrit (ainsi que celui du *Manuscrit de ma mère*) à Jules Mirès, directeur du *Constitutionnel*, pour 60000 Francs. Il essaya de racheter ces deux manuscrits en avril 1862, sans succès. Peut-être à cause de ce litige, le *Constitutionnel* attendit encore trois ans pour publier la biographie ; il n'est pas impossible non plus que Mirès ait espéré une mort qui ne venait pas, comptant présenter la *Vie* comme un grand inédit posthume.

1865 vint enfin. Lamartine touchait à la fin de sa vie. Il avait perdu sa femme en 1863. Il faisait alors partie des quelques survivants de l'époque romantique, objets de curiosité et de froid respect. Criblé de dettes, il devait écrire comme un forcené pour subvenir à ses besoins : « [...] Les huissiers assiégeant mes portes et le public attendant mon travail qui ne lui suffit pas. Voilà ma vie. »⁽³⁴⁾ La propriété familiale de Milly, mise en vente depuis 1849, partie pour un « pauvre prix » en 1860⁽³⁵⁾, ne vint combler qu'un cinquième de son passif. En 1864, un essai pour gager le château de Saint-Point sous forme de loterie échoua parce que l'administration fiscale demandait sa part par avance.

La parution de la *Vie de lord Byron* ne lui fut évidemment d'aucun secours, puisque le manuscrit en avait été payé depuis longtemps. Au mieux cette longue biographie put-elle donner l'impression à ses lecteurs que Lamartine n'avait pas épuisé toutes ses ressources littéraires. Elle parut sous forme de feuilleton dans le quotidien, en quarante et une livraisons publiées de façon plus continue que les articles du *Siècle*, avec de rares interruptions, et en première page cette fois-ci.

Pour le contenu, il n'y avait guère de nouveauté : les chapitres déjà publiés dans le *Siècle* furent repris presque sans modifications, et le corps de l'ouvrage se composait toujours de très longues citations. Très habilement, Lamartine laissait croire qu'il dévoilait des documents inédits (« Une page inédite de lord Byron, inscrite dans un mémorandum... »), qu'il avait rassemblé des témoignages épars (« La vie qu'il menait pendant ce second exil à Newstead est trop étrange pour que nous ne laissions pas parler ici M. Mathews [sic] et M. Hobhouse... » ; « Sa vie est racontée par un de ses compatriotes admis pendant quelques jours dans sa familiarité... »), et frais (« Un voyageur récent... »)⁽³⁶⁾ ; mais toutes ces citations, sans exception, provenaient des *Mémoires* de Moore, traduits, rappelons-le, dès 1830. Il ne fit pas même l'effort d'inclure des extraits des *Conversations*, ou des nombreux témoignages parus en revues. Le seul véritable apport consista en quelques pages écrites par Teresa, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, présentées par l'auteur comme « des éclaircissements qui [lui] manquaient pour jeter une pleine lumière sur cette figure »⁽³⁷⁾.

Malheureusement, l'impression générale que laisse cette *Vie de lord Byron* est celle d'une biographie convenue, écrite d'après d'autres biographies ; pas un instant le lecteur n'est tenté de croire que Lamartine cherche à corriger des erreurs, ni dans le détail, ni dans le portrait global. Pis, sa *Vie* fourmille d'inexactitudes et de contrevérités. Déjà, un grand nombre de noms y sont écorchés, et de manière flagrante : *Arabella Milbank* pour *Annabella Milbanke* ; *Bushton* pour *Rushton* ; *Giffard* pour *Gifford* ; *Rowler* pour *Bowles* ; *Colleridge* pour *Coleridge*... Ensuite, un certain nombre d'erreurs viennent décrédibiliser l'ouvrage, erreurs imputables à Lamartine lui-même, car elles ne figurent pas dans les *Mémoires* de Moore : ainsi est-il écrit que Byron mourut le 19 mars 1824 (au lieu du 19 avril), ou qu'il « célébra à Newstead, en 1819, le jour de [sa] majorité » (elle y fut célébrée, mais sans lui), ou encore que le docteur Polidori était italien (il était anglais)⁽³⁸⁾.

Parfois, trop souvent, ces erreurs touchent à la calomnie pure et simple : ainsi, tout en rappelant complaisamment que Byron ne prit part à aucun combat en Grèce, il insiste lourdement, quitte à se contredire (il vient de résumer une lettre dans laquelle Byron se dit prêt à dépenser toute sa fortune pour la cause grecque), sur sa prétendue avarice :

Mais c'était par millions qu'il fallait verser les subsides à un tel dénûment. Aussi les Céphalonien et les Grecs ne tardèrent-ils pas à accuser sa parcimonie. Il donnait sa vie, en effet, mais il ménageait sa fortune. Si on en retranche ce qui était nécessaire à ses dépenses personnelles ordinaires et à celles de sa suite, il ne paraît pas que ses subsides à la Grèce aient atteint la somme de deux ou trois cent mille francs, faible somme si on la compare à la grandeur des vues et à l'immense fortune du nouveau Lafayette.⁽³⁹⁾

Robert Escarpit, le meilleur biographe français de Byron, et l'auteur d'une étude spécifique sur ses pratiques en matière d'argent, souligne au contraire que « s'il lésinait avec lui-même, il dépensait largement pour la cause. » Et il conclut, un peu plus loin :

Byron était considéré comme une mine par le gouvernement national grec. [...] On peut estimer à 60 ou 70.000 dollars l'ensemble des fonds que Byron dépensa pour la cause grecque à Missolonghi. Si l'on veut bien se rappeler que ses disponibilités en janvier 1824 s'élevaient à 100.000 dollars, on aura la mesure de l'effort financier qu'il fournit.⁽⁴⁰⁾

Aussi fondée que puisse être la remarque de Lamartine (« c'était par millions qu'il fallait verser les subsides »), ce qu'il reproche là à Byron, c'est donc de n'avoir pas su autant que lui-même dépenser ce

qu'il ne possédait pas ! Belle leçon de la part de quelqu'un qui allait laisser, un peu moins de quatre ans plus tard, « un passif de 2.214.838 francs »⁽⁴¹⁾. Ce ne fut d'ailleurs pas la seule erreur concernant les ressources financières de Byron.

Si, sur de telles questions, on pouvait encore croire Lamartine mal renseigné (il sous-estime à l'évidence les dissensions au sein du camp grec), on peut reconnaître par ailleurs qu'il n'était pas nécessaire d'insister aussi vilement. C'est pourtant ce qu'il fait également, dans sa biographie, à propos de deux grandes pertes dans l'existence de Byron, celle de sa mère et celle de Shelley. Visiblement incapable d'admettre qu'on puisse manifester sa peine d'une autre manière que celle du commun, il rapporte avec emphase l'anecdote des funérailles de Catherine Gordon, pendant lesquelles Byron resta à Newstead pour boxer⁽⁴²⁾. Tous ceux qui ont lu les lettres de Byron savent qu'il aimait profondément sa mère, en dépit même des brimades qu'elle lui fit parfois subir, et que sa mort le désola (« Je ressens maintenant toute la vérité de la remarque de M. Gray "qu'on ne peut avoir qu'une seule mère". — Qu'elle repose en paix ! »⁽⁴³⁾). La même incompréhension se manifeste au récit de la crémation de Shelley, moment d'intense émotion dans l'histoire de la poésie ; mais lui n'y voit que « dérision » et « sacrilège » :

La mort de son ami Shelley qui se noya dans un naufrage peu de temps après, sur la côte de Livourne, ne paraît pas lui avoir inspiré des regrets conformes à l'intimité d'une liaison, plutôt habitude qu'attachement. Les funérailles antiques sur un bûcher dans lequel lord Byron et ses amis brûlèrent le corps de Shelley sur la plage tiennent plus du théâtre que de la tombe... Dans une lettre que lord Byron écrit en Angleterre pour raconter ce deuil il paraît plus attentif au paysage et aux couleurs de la flamme qu'à sa douleur. Cette affectation d'antiquité et de paganisme dans les honneurs funèbres rendus à son ami, sont une des bizarreries qui aliénèrent le plus en lui le respect et l'estime des Italiens.⁽⁴⁴⁾

En dehors de l'affirmation parfaitement gratuite de la dernière phrase, il est évident que Lamartine essaie, là encore, de minimiser les liens entre Byron et Shelley.

De manière plus générale, sur tous les points au sujet desquels il peut se comparer à Byron, Lamartine cherche systématiquement à rappeler combien il lui fut supérieur ; Marie-Renée Morin soulignait très justement ce besoin obsessionnel :

Lorsqu'il insiste démesurément sur les côtés pervers ou dépravés de Byron, l'abandon de sa femme et de sa fille, ses provocations en politique, ses impulsions désordonnées, les lecteurs doivent immédiatement se rappeler le bon père qu'il fut, lui, la mort de Julia, les interventions courageuses et persévérantes à la Chambre, son rôle en 1848, son attitude pleine de dignité dans l'échec.⁽⁴⁵⁾

Cette disposition amène Lamartine, comme dans tous ses écrits sur Byron, à prendre un soin maniaque, lassant même, à distinguer l'homme du poète. Encore ne le fait-il pas de manière infaillible ; opposant d'abord l'homme et l'œuvre, il écrit : « Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que son génie ait survécu à ses mœurs. », puis plus loin : « La licence de ses mœurs s'aggravait avec la licence de ses vers. »⁽⁴⁶⁾ Ayant enfin la place de détailler ses griefs, il condamne presque toutes les actions de Byron, en littérature, en politique, en amour même, et développe, sans aucune retenue, la thèse (déjà rebattue du reste) de l'homme vicié par quelque fatal atavisme : « S'il n'y avait pas eu dans ce sang des Byron quelques gouttes de démence, un tel mépris de ce qu'il y a de plus saint sur la terre, la maternité, la mort et le deuil, aurait suffi pour déshonorer un cœur d'homme. »⁽⁴⁷⁾

Littérairement, cela l'amène à condamner les élans trop novateurs de Byron (« L'audace d'esprit était une des vanités de son caractère »), et à rejeter sans appel *Don Juan*, « fange », « longue aberration d'un beau génie »⁽⁴⁸⁾.

À propos des affections de Byron, nous le voyons, sans surprise, prendre le parti de lady Byron, « sans tache et sans vice », et même de Teresa Guiccioli : « [...] Il n'était pas complètement digne de la passion de Thérèse *** au moment où elle lui sacrifiait sa jeunesse, sa réputation et où elle était prête à lui sacrifier jusqu'à sa vie. »⁽⁴⁹⁾

En matière de politique, sans aucune surprise là encore, il reproche à Byron d'avoir manqué de patriotisme en admirant Napoléon ou en publiant des libelles contre des membres de la famille royale (« Abaisser les grands sans élever les humbles, est toute la politique qui perce dans ses discours comme dans ses vers. »), et surtout en prenant la défense des briseurs de métiers, contre lesquels il n'a pas de mots assez durs⁽⁵⁰⁾. — L'amour du peuple a ses limites...

Cette dichotomie culmine dans la dernière livraison (voir ci-après p. 30), résumé de la position que Lamartine eut, toute sa vie, devant Byron, ultime témoignage d'une douloureuse attraction et, finalement, belle preuve de fidélité littéraire. Mais il ne fallait pas en attendre davantage, Lamartine n'étant pas homme à se corriger.

Œuvre d'un rescapé d'un autre temps, la *Vie de lord Byron* n'éveilla aucun écho dans la Presse ni chez les écrivains. En revanche, elle fit immédiatement réagir celle qui en avait été à l'origine, Teresa de Boissy. Le 19 novembre, jour même où parut la livraison contenant des « Pages des Mémoires de la comtesse Thérèse *** », elle écrivit à Lamartine, avec qui elle n'avait peut-être plus été en correspondance depuis 1856, pour lui signifier son mécontentement après qu'il eut reproduit, probablement tel quel, le récit de ses amours avec Byron, et particulièrement de leur séjour à La Mira, en septembre-octobre 1819. Le ton était mesuré et poli, la marquise reportant sur d'hypothétiques rééditions de la *Vie* l'espoir de voir son récit modifié. Faisant preuve d'une fidélité de cœur assez exceptionnelle, elle en profitait néanmoins pour signifier à Lamartine qu'elle ne partageait pas son jugement sur Byron, regrettant même qu'il ait dressé d'elle un portrait trop flatteur :

Vous m'avez peinte avec un pinceau plus digne de vous que de moi. Toutes les ombres et toutes les rigueurs, vous les avez gardées pour le grand poète. Mais pour cette appréciation que vous faites de lui, si contraire à toutes mes opinions, je n'ai rien à vous demander ni rien autre chose à dire si ce n'est que si cette appréciation est basée sur la vérité, elle restera, mais qu'elle tombera si elle ne l'est pas. Car je ne perds pas espoir que, tôt ou tard, la justice à l'égard de Lord Byron ne doive être faite. ⁽⁵¹⁾

C'était assez dire que la biographie de Lamartine ne remplissait ce devoir de vérité.

De nouveau, après l'avoir montré en courtisane dans le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, le poète français s'était comporté comme un mufler avec cette femme qu'il trouvait si charmante par ailleurs, ne respectant pas ses volontés : « Le récit que je vous envoie est destiné à être lu de vous seul... », lui avait-elle précisé en 1856 ⁽⁵²⁾. Si encore Byron avait été montré sous un jour plus véridique, ainsi que Lamartine s'en targuait dans l'Avant-propos, mettant en avant son avantage d'être un familier de la marquise :

Nous connaissons intimement la personne pour laquelle lord Byron n'eut aucun secret pendant les dernières années de son existence. On verra dans la suite combien elle nous a permis de puiser avec discrétion dans les trésors de sa mémoire et de son cœur. [...] Nous devons du moins à ses entretiens et à ses confidences la plupart des éclaircissemens qui nous manquaient pour jeter une pleine lumière sur cette figure. ⁽⁵³⁾

Comme le faisait remarquer Henri Guillemin, « c'était beaucoup promettre pour bien peu tenir » ; d'abord parce que les quelques extraits du récit de Teresa occupent à peine l'équivalent d'une livraison (livre V, ch. VII-XXVIII ; livre VI, ch. II et VI) ; ensuite parce que le reste de l'ouvrage ne contient aucune information que Teresa avait pu détenir seule, la totalité des éléments biographiques étant tirés des *Mémoires* de Moore.

La lettre par laquelle Lamartine répondit à Teresa ne nous est pas connue, mais une nouvelle lettre de cette dernière prouve qu'il se montra prêt à faire insérer une annonce dans des journaux, afin d'atténuer l'effet de son indiscretion, laissant même à l'intéressée le soin de rédiger cette annonce. Teresa préféra confier la rédaction de ces lignes au poète, comme un gage d'excuse, détaillant dans sa lettre tout ce que la *Vie de lord Byron* contenait de tendancieux :

Permettez-moi seulement de vous dire que vous vous êtes bien certainement trompé à l'égard de Lord Byron. Ne l'ayant pas connu personnellement, vous vous êtes fié à des apparences ou aux témoignages empoisonnés et faux de quelque ennemi, d'un Leigh Hunt par exemple. J'en suis désolée, car il faut bien cette fois que je veuille que l'on vous trouve en erreur. Mais après tout, vous avez eu si souvent raison dans le monde que vous pouvez bien vous résigner à avoir tort cette fois. ⁽⁵⁴⁾

Notons que, d'après Henri Guillemin encore, Lamartine rédigea bien une version retouchée du récit de Teresa, mais celle-ci ne parut jamais.

Non satisfaite de l'impénitence de Lamartine, et libérée de tout scrupule par la mort de son mari, Teresa fit publier dès 1866 une petite plaquette : *Des idées religieuses de lord Byron, par un de ses contemporains*, qui se voulait une réaction directe au feuilleton du *Constitutionnel*. En voici l'avant-propos :

Monsieur de Lamartine vient de publier un travail, que nous ne qualifierons pas, mais que lui a intitulé : *Vie de lord Byron*.

Dans cette vie, parmi les choses qu'il avance *en opposition à tout ce qui résulte des écrits de lord Byron, des actes de sa vie, des témoignages de ceux qui ont été le plus à même de le connaître, figure aussi qu'il était un grand ennemi du christianisme.*

Dans l'état actuel des esprits sur le grand sujet des croyances religieuses, il nous a semblé qu'il ne serait pas de trop d'ajouter aux opinions des grands esprits, celle aussi de lord Byron.

Ayant obtenu la permission de l'auteur de détacher un chapitre, traitant de ce sujet, d'un ouvrage que nous allons publier prochainement sur le grand poète anglais, nous nous empressons de l'offrir à ceux qui aiment avant tout trouver, dans les biographies des grands hommes, *la vérité et la justice.*

Juin 1866. ⁽⁵⁵⁾

Comme le précisait cet Avant-propos, les pages composant cette courte étude préfiguraient la longue hagiographie que la marquise allait publier en 1869 chez le même éditeur : *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie*. Écrit selon la même méthode que la biographie de Lamartine, c'est-à-dire en se fiant à des tiers et en accumulant les citations (avec bien plus de variété cependant), l'ouvrage prônait la vision inverse, encensant là où Lamartine avait condamné. L'amour étant toujours plus fécond que la haine, il en résultait quelques pages plutôt judicieuses et inspirées, mais l'ensemble restait assez vain.

Preuve que le ressentiment de Teresa n'avait pas faibli, le premier chapitre du premier volume s'intitulait : "Lord Byron et M. de Lamartine" ; elle y exposait, sous la forme d'une lettre datée du 17 juin 1860 envoyée au comte de ***, personne présumée connaître Lamartine et avoir de l'influence sur lui, ses craintes quant à la publication prochaine d'une *Vie de lord Byron*, basant sa défiance sur un passage du *Cours familier de littérature*, peu charitable pour Byron. La lettre-chapitre se terminait par une note réagissant, en 1865 cette fois-ci, à la publication de la *Vie* ; Teresa y faisait, sous ces dehors de politesse convenue qui a toujours nui à sa crédibilité, une brillante analyse de la biographie de Lamartine, perçant à jour les contradictions essentielles de sa prétendue admiration pour Byron :

Nous recevons une *Vie de lord Byron* au moment de livrer ces pages au public, que M. de Lamartine vient de faire paraître.

On s'attendait sans doute qu'elle serait conçue dans un esprit d'hostilité ; mais à cet égard elle a dépassé toutes les prévisions. Les sentiments qu'elle excite sont l'étonnement et le regret : étonnement qu'on ait pu s'éloigner à ce point de la vérité, et regret que l'auteur d'une pareille *Vie* soit M. de Lamartine.

Le résumé est basé sur des faits imaginaires ayant plutôt l'apparence d'un cauchemar que d'un rêve. La vérité historique, même la plus connue, y est complètement *absente* ou *défigurée*.

En effet, la vérité ne pouvait convenir au résumé que Lamartine voulait faire du poète et de l'homme.

Il est vrai que dans le cours de son travail M. de Lamartine a beaucoup cité ; mais il est aussi à remarquer que toutes ses citations soit de poésies, soit des correspondances, soit des circonstances de la vie de lord Byron, sont toujours choisies parmi celles qui peuvent se prêter tant soit peu à des interprétations hostiles, en un mot, au résumé qu'il avait en vue de faire. Sans citer en détail ce réquisitoire (tâche qui nous serait trop pénible), disons seulement que si lord Byron poète était vraiment celui de ce résumé, ce qu'il y aurait de plus sage à faire serait de livrer aux flammes toutes ses poésies, puisque, selon M. de Lamartine, tout y est *sophisme* et *paradoxe*. Mais alors deux problèmes resteraient à résoudre : ce serait l'enthousiasme en général que la poésie de lord Byron a excité dans le monde, et celui en particulier de M. de Lamartine pour cette même poésie, qui a fait (dit-il dans son beau style) « les délices de sa jeunesse, et que, encore aujourd'hui, lorsqu'il veut donner une fête à sa propre imagination, il va s'asseoir au bord du ruisseau et sous les saules de sa vallée de Milly, et il y demeure depuis le milieu du jour jusqu'au soir pour lire les poésies de lord Byron. »

[...]

Mais si toutes ces accusations sont réduites au néant, si la vérité se trouve dans le contraire, il faudra bien que M. de Lamartine, au nom de la justice, de la conscience et de la dignité humaine, se résigne à s'entendre déclarer qu'il a eu grand tort d'écrire une semblable *Vie de lord Byron*.

La grande différence qui existe entre leurs deux natures et le peu de temps accordé par M. de Lamartine à l'étude de lord Byron, peuvent un peu faire comprendre comment le poète français a dû être un juge non compétent du poète anglais. ⁽⁵⁶⁾

La note reproduisait ensuite un passage d'un « journal étranger » peu tendre avec une biographie qualifiée de « *mauvaise action* » et de « calomnie artistique ». Enfin, le chapitre suivant, daté de 1856 et intitulé « Le portrait physique de lord Byron », se présentait comme provenant des fameuses notes écrites dix ans plus tôt : « Cette lettre a été adressée à M. de Lamartine, qui avait demandé à l'auteur de ces pages de lui faire le portrait physique de lord Byron. » ⁽⁵⁷⁾ Comme pour la lettre au comte de *** ou la critique étrangère, il est évidemment très difficile de certifier l'authenticité de ces pages ; mais trois des portraits de Byron figurant dans le chapitre II se retrouvèrent cette même année 1856 dans le *Cours familier* (voir ci-après, p. 28), dont un provenant d'« une personne qui lui fut chère ». La publication de ces pages signifiait néanmoins que la boucle était bouclée, et que Byron, par la voix de son ex-amante, avait eu le dernier mot.

La *Vie de lord Byron* dut attendre en effet 1989 pour reparaître, dans une édition fort bien présentée, quoique souffrant à l'évidence d'un manque d'annotation. En dépit de son importance en tant que dernier et plus long écrit de Lamartine sur Byron, elle n'a guère trouvé de défenseurs, et reste peu citée. Henri Guillemin, fervent lamartinien s'il en fut, la jugeait « si médiocre », et la qualifiait de « triste chose » ⁽⁵⁸⁾ ; Emmanuel Rodocanachi, auteur d'une biographie de Byron, doutait qu'elle existât ! ⁽⁵⁹⁾ D'un point de vue byronien, nous ne lui reconnaissons qu'un intérêt, celui de prouver que Lamartine ne dévia jamais, de 1819 à sa mort, de l'idée qu'il s'était faite de Byron. — À peine se risquait-il à trouver, prudemment, quelques qualités à un poème qu'il n'osait pas nommer en 1825 : « *Don Juan*, c'est l'orgie de la poésie. Cette orgie a des éclairs au milieu des plus sombres ténèbres. » ⁽⁶⁰⁾

Être rationnel et inflexible, Lamartine était, il faut bien le reconnaître, l'homme le moins à même de comprendre la personnalité de cet écrivain complexe et contradictoire que fut Byron. En dépit d'une évolution personnelle plutôt admirable, qui lui aliéna son premier public et le plaça en retrait de la société, il demeura largement prisonnier de vieux schémas de pensée dont Byron s'était, lui, affranchi très tôt. D'un tempérament austère, ne riant jamais, et tenant plus que tout à son image irréprochable, il ne pouvait ni accepter ni assimiler l'ironie destructrice du poète anglais, cet instinct de la vanité *de toutes choses* qui perçait dans chacun de ses écrits et de ses actes. — Son rapport à Byron ne manqua pourtant pas d'ironie.

Enfermé dans ses propres contradictions en matière sociale ou politique, Lamartine ne se rendit ainsi jamais compte qu'en militant contre la peine de mort, pour l'émancipation et l'instruction des classes laborieuses, en luttant bravement pour la république de 1848, il s'inscrivait tout à fait dans la continuité de Byron, qui avait exprimé de semblables idées. Mais le poète anglais mettait dans ses actes politiques un détachement apparent que Lamartine ne pouvait admettre, lui qui fut si grave et obséquieux ; il ne crut pas que Byron était sincère dans son rôle d'opposition, mais qu'il s'amusait de choses sérieuses, ce qui pour lui constituait une hérésie.

C'est peu dire que Lamartine manqua de psychologie dans son approche de Byron : il manifesta à son encontre un manichéisme aveugle, ne jugeant que d'après la surface des choses. Il lui donna tort systématiquement, prenant au contraire le parti inverse, celui des personnes ridiculisées dans les pamphlets, celui de lady Byron qu'il croyait angélique, celui même de Teresa Guiccioli, de qui il croyait que Byron avait abusé par ses charmes. Le donjuanisme de Byron ne fut pas même ce qu'il condamna le plus vigoureusement, lui qui chanta des amours éthérées comme Pétrarque : ce qu'il ne lui pardonna pas, ce fut d'en avoir tiré des poèmes.

Précisément, initiateur d'un lyrisme sincère dont Byron lui avait donné la clé, il ne comprit jamais combien ce choix qui n'en était pas un engageait le poète, l'amenant à montrer *aussi* ses aspects négatifs. C'est ce que saisirent magistralement Hugo ou Baudelaire, qui s'impliquèrent dans une quête de soi exigeante et douloureuse ; souffrant au contraire de ses faiblesses, Lamartine s'attacha toujours à tricher avec la vérité, posant en permanence, falsifiant même ses écrits dans une obsession de contrôle qui, au bout du compte, ne résista pas la critique. En cela, Byron, qui écrivit ses *Mémoires* (les vrais) avec l'intention de les voir publiés, qui exprima dans certains de ses poèmes ou de ses

lettres ses vrais sentiments, sans fard et sans détour, avait fait preuve d'une modernité dont Lamartine se montra toujours incapable.

Minés par ce principe de positivité forcée, ses écrits sur Byron, de "L'homme" à la *Vie de lord Byron*, ne présentent qu'une même vision biaisée et parcellaire d'un homme qui, pourtant, exerça une attraction immense sur lui, le seul de son siècle à qui il aimait se comparer. Car ce qui frappe le plus en étudiant l'attitude de Lamartine envers Byron, c'est la piètre connaissance qu'il montre du poète anglais, et dont il sembla se contenter : de vieux souvenirs de lecture, des informations douteuses, toujours les mêmes ; il ne paraît pas même avoir entendu parler des précieuses ressources parues en son temps, les ouvrages de Pietro Gamba, de Louise Swanton-Belloc, de Carlo de Salvo, de lady Blessington, pour s'en tenir à ceux qui furent disponibles en notre langue. L'œuvre même ne paraît pas avoir été lue en entier : si la sous-estimation des poèmes courts, courante en son temps, est excusable, comment n'aurait-il jamais entendu parler du *Prisonnier de Chillon*, de *Mazeppa*, ou de *L'Île* ? Pourquoi ne fit-il jamais allusion aux poèmes inspirés de la *Bible*, les *Mémoires hébreux*, *Cain*, et *Le Ciel et la Terre*, alors même qu'il était préparé à les apprécier ? Ce Byron-là l'embarrassait visiblement ; il ne collait pas à l'image qu'il s'en était faite.

Ce que Lamartine admirait avant tout, ce sont les œuvres du retour en Angleterre, poèmes narratifs teintés d'orientalisme, romances exotiques trépidantes, auxquelles peuvent également se rattacher les deux premiers Chants du *Pèlerinage du chevalier Harold*, — c'est-à-dire les œuvres les moins personnelles de Byron, les moins dérangementantes, et les plus aptes à séduire un large lectorat ; personne ne désignerait aujourd'hui ces œuvres comme ses meilleures. *Manfred* et les deux derniers Chants du *Pèlerinage*, plus profonds et plus exigeants, ne s'éloignent que relativement de cette voie. Même en mettant à part *Don Juan*, dont le ton sarcastique ne pouvait décidément s'accorder à sa nature, on voit mal comment Lamartine aurait pu ignorer quelle maîtrise Byron acquit lors de ses années italiennes, quelles beautés contenaient des œuvres comme *Cain* ou *La Vision du jugement*. Il semble au contraire s'être particulièrement attaché aux premières incarnations du héros-type byronien, cette célèbre figure d'aventurier torturé, à la fois sombre et fascinant ; et il ne fait nul doute qu'il la confondait avec son créateur.

En réalité, Lamartine ne voulut voir en Byron qu'un homme égaré, son double négatif, dont la seule véritable rédemption fut la poésie, dont lui-même avait — c'est tout à son honneur — une vision sacrée. Il est manifeste qu'il considéra toujours Byron comme supérieur à lui en tant que poète (il le confesse à plusieurs reprises dans sa *Vie de lord Byron*), mais comme inférieur en tant qu'homme, et en particulier en tant qu'être social, d'où ce refus obstiné de lui concéder le titre de grand homme — un titre qu'il comptait manifestement se voir attribuer.

Que cette condamnation ait été à la fois injuste et ingrate, c'est ce que montrent les compositions poétiques de Lamartine elles-mêmes. Bien qu'Edmond Estève ait affirmé que l'influence de Byron resta diffuse dans la poésie de Lamartine, nous avons suffisamment montré comment ce dernier pouvait, à l'occasion, reprendre sans états d'âme les images ou les expressions du poète anglais ; comment il lui avait révélé l'Italie et l'océan ; et combien il était impossible à Lamartine de visiter un lieu célèbre par Byron sans le voir comme celui-ci l'avait vu, et avec les mêmes mots ⁽⁶¹⁾. Certaines des œuvres sur lesquelles il s'est tu semblent l'avoir particulièrement marqué, lui inspirant ses meilleurs poèmes : *Jocelyn* doit beaucoup à *L'Île* et à *Don Juan* pour l'idée de la grotte des Aigles, et à *Lara* pour celle de la dissimulation de l'identité féminine de Laurence ; l'idée même de *La Chute d'un ange* procède bien autant du *Ciel et la Terre* que des *Amours des anges* de Moore ; le principe même de ces deux poèmes, des fragments dénués de transitions et parfois ponctués de lignes de points, provient indéniablement du *Giaour*. Quant à des poèmes tels que "La liberté, ou Une nuit à Rome" (*Nouvelles méditations poétiques*), "Invocation pour les Grecs" ou "La perte de l'Anio" (*Harmonies poétiques et religieuses*), ce ne sont que paraphrases de ceux de Byron.

C'est à travers cette influence, dont il ne se défit jamais, et non dans ses écrits sur Byron, que s'exprime réellement l'admiration de Lamartine. Plus sans doute qu'il n'aurait aimé à se l'avouer, cette influence de Byron l'amena à participer à la régénération de la poésie française que fut le Romantisme, mouvement dont il rechignait à se sentir solidaire — tout comme Byron.

Peut-être fut-ce cet héritage, lourd à porter consciemment ou non, qui généra l'ambivalence flagrante dans chacune de ses évocations du poète anglais, aveux d'incompréhension et de malaise. La multiplication des comparaisons entre les deux écrivains ne fut sans doute pas étrangère à ce malaise,

généralisant une envie malsaine et morbide — à qui n'aurait-elle pas tourné la tête ? Cette comparaison nous semble pourtant bien mal fondée : Byron fut à l'évidence un novateur de style et de contenu, un maître de premier ordre, apte à occulter ses aînés (Wordsworth, Walter Scott qui délaissa la poésie après *Childe Harold*), et à inspirer ses cadets (Keats, Shelley, qui lui dédièrent des poèmes), sans parler des générations suivantes ; si quelqu'un joua ce rôle en France, ce fut Victor Hugo et nul autre. Rival insatisfait de ce géant, Lamartine s'apparenta bien davantage à Thomas Moore, l'ami jaloux, dont Byron anticipait et surpassait les créations avec une facilité déconcertante. Tous deux évoluèrent dans l'ombre, payant le prix de leur attachement à la « vieilleries poétique » que dénonça plus tard Rimbaud.

Pourtant, malgré l'irrésoluble dilemme dans lequel Lamartine avait enfermé Byron, malgré leurs différences flagrantes, tous les écrits de Lamartine sur son prédécesseur confirment que sa découverte de Byron s'apparenta à un amour de jeunesse, pour lequel il conserva un pieux respect, s'efforçant de revivre cet instant — quitte parfois à récrire ses souvenirs — et cherchant à en saisir la complète signification ; qu'en Byron il avait trouvé la formule qui fit de lui réellement, définitivement, un poète :

Il n'y a pas trente ans que lord Byron, en Angleterre, aussi grand à lui seul que toute la littérature de son pays, à l'exception de Shakspeare, trop grand pour être mesuré ; il n'y a pas trente ans que lord Byron donnait le frisson et le vertige à l'imagination de l'Europe entière, par chacun de ses vers qui traversaient l'Océan comme des langues de feu répercutées sur les murs de craie de son île. ⁽⁶²⁾



« Il y a bien des années, vers la fin d'un jour de septembre 1856, au château de Saint-Point, un ami entra sous un caveau cintré, le cabinet de Lamartine. [...] Derrière le poète, un portrait de lord Byron... » ⁽⁶³⁾

Notes

Abréviations :

Correspondance : *Correspondance d'Alphonse de Lamartine* ; éd. de Christian Croisille et Marie-Renée Morin ; Champion, Paris, 2000-2007.

- (1) Alfred de Musset : "Lettre à M. de Lamartine", v. 13.
- (2) Lamartine : *Mémoires politiques I*, dans *Œuvres complètes*, t. 37 ; chez l'auteur, Paris, 1863 ; p. 222.
- (3) Lamartine : lettre du 8 nov. 1824 à Marianne de Lamartine ; *Correspondance*, 2^{ème} série, t. 4, p. 101-102.
- (4) Lady Blessington : *The Idler in Italy* ; Colburn, Londres, 1839 ; t. 2, p. 476.
- (5) Dans la *Vie de lord Byron (Le Constitutionnel*, 26 sept. 1865 ; éd. Morin, p. 3), Lamartine affirme avoir « connu et fréquenté » lady Blessington « en Italie, en Angleterre et en France », ce qui paraît tout à fait excessif.
- (6) Richard Madden : *The Literary life and correspondence of the Countess of Blessington* ; Newby, Londres, 1855 ; t. 1, p. 388.
- (7) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 16 nov. 1865 ; éd. Morin, p. 150.
- (8) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 16 nov. 1865 ; éd. Morin, p. 152.
- (9) Iris Origo : *Le Dernier amour de Byron : Theresa Guiccioli* ; trad. d'Antoine Gentien ; Plon, Paris, 1957 ; p. 354.
- (10) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 16 nov. 1865 ; éd. Morin, p. 153.
- (11) Chateaubriand : *Mémoires d'outre-tombe*, livre XII, ch. IV.
- (12) Lamartine : lettre du 20 janv. 1820 à Marianne Birch ; *Correspondance*, 2^{ème} série, t. 3, p. 51.
- (13) Lamartine : *Cours familier de littérature* ; chez l'auteur, Paris, 1856-1869 ; t. 16, entretien XCIV, p. 250.
- (14) Lamartine : lettre de janv. 1831 à Armandine de Montcalm ; *Correspondance*, 1^{ère} série, t. 1, p. 259.
- (15) Lamartine : commentaire de "La gloire", *Méditations poétiques*.
- (16) Lamartine : commentaire d'"Hymne de la nuit", *Harmonies poétiques et religieuses*.
- (17) Edmond Estève : *Byron et le Romantisme français. Essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France, de 1812 à 1850* ; Hachette, Paris, 1907 ; p. 344.
- (18) Lamartine : lettre du 13 fév. 1827 à Aymon de Virieu ; *Correspondance*, 2^{ème} série, t. 4, p. 437.
- (19) Lamartine : lettre du 21 oct. 1825 à Armandine de Montcalm ; dans E. de Lévis-Mirepoix : *Correspondance de la marquise de Mont-calm*, Éditions du Grand Siècle, Paris, 1949 ; p. 264. Repris dans *Correspondance*, 2^{ème} série, t. 4, p. 234.
- (20) Jules Janin : *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* ; Belin-Mandar, Paris, 1837 ; t. 36, p. 163.
- (21) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 5 oct. 1865 ; éd. Morin, p. 37.
- (22) Lamartine : *Nouveau voyage en Orient*, 29 juin 1850 ("Dardanelles", ch. I) ; citation précédente : 26 juin 1850 (ch. XI).
- (23) Ernest Giddey : "When Lamartine was 'meeting' Byron" ; *The Byron journal*, n°29, 2001 ; p. 12. Sans peut-être s'en rendre compte, M. Giddey reformule une phrase de la *Vie de lord Byron* : voir l'éd. Morin, p. 138.
- (24) L'excursion périlleuse de Byron et de Shelley, qui eut lieu fin juin 1816, est contée dans *Vie et lettres de lord Byron* de Thomas Moore (t. 3, ch. VI).
- (25) Origo : *Le Dernier amour de Byron*, p. 369.
- (26) Teresa de Boissy : Lettre du 21 mars 1856 à Lamartine ; citée par Henri Guillemain : "Lamartine, Byron et Mme Guiccioli" ; *Revue de littérature comparée*, 1939 ; p. 370 ; repris dans *Correspondance*, 1^{ère} série, t. 7, p. 51.
- (27) Même lettre, p. 371 ; repris dans *Correspondance*, 1^{ère} série, t. 7, p. 52.
- (28) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 16 nov. 1865 ; éd. Morin, p. 149.
- (29) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 19 nov. 1865 ; éd. Morin, p. 166.
- (30) "Lord Byron", *Le Siècle*, 3 août 1856 ; repris dans *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 18 oct. 1865 ; éd. Morin, p. 71.
- (31) "Lord Byron", *Le Siècle*, 7 sept. 1856 ; repris dans *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 24 oct. 1865 ; éd. Morin, p. 90.
- (32) "Lord Byron", *Le Siècle*, 24 août 1856 ; repris dans *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 21 oct. 1865 ; éd. Morin, p. 85.
- (33) "Lord Byron", *Le Siècle*, 30 nov. 1856 ; repris dans *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 2 déc. 1865 ; éd. Morin, p. 205.
- (34) Lettre du 3 déc. 1860 à Charles de Chamborant de Périssat ; citée dans son ouvrage *Lamartine inconnu* ; Plon & Nourrit, Paris, 1891 ; p. 208.
- (35) Lettre du 9 janv. 1861 à Charles de Chamborant de Périssat ; citée dans *Lamartine inconnu*, p. 211.
- (36) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 27 et 30 sept., 11 nov., 5 oct. 1865 ; éd. Morin, p. 8, 25, 142, 37.
- (37) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 26 sept. 1865 ; éd. Morin, p. 2.
- (38) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 2 déc., 29 sept., 10 nov. 1865 ; éd. Morin, p. 204, 22, 138.
- (39) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 1^{er} déc. 1865 ; éd. Morin, p. 200.
- (40) Robert Escarpit : *De quoi vivait Byron* ; "De quoi vivaient-ils ?", Deux-rives, Paris, 1952 ; p. 194 et 197.
- (41) Francis Dumont et Jean Gitan : *De quoi vivait Lamartine* ; "De quoi vivaient-ils ?", Deux-rives, Paris, 1952, p. 160.
- (42) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 11 oct. 1865 ; éd. Morin, p. 50.
- (43) Byron : Lettre du 2 août 1811 à John Pigot ; *BLJ*, vol. 2, p. 67.
- (44) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 29 nov. 1865 ; éd. Morin, p. 191-192.
- (45) Lamartine : *Vie de lord Byron* ; éd. Morin, p. VIII.
- (46) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 13 et 28 oct. 1865 ; éd. Morin, p. 63 et 117.
- (47) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 11 oct. 1865 ; éd. Morin, p. 50.
- (48) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 11 oct., 23 et 15 nov. 1865 ; éd. Morin, p. 51, 173, 148.
- (49) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 3 et 23 nov. 1865 ; éd. Morin, p. 126 et 173.
- (50) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 29 nov. et 28 sept. 1865 ; éd. Morin, p. 13 et 57.
- (51) Guillemain : "Lamartine, Byron et Mme Guiccioli", p. 384 ; repris dans *Correspondance*, 1, t. 7 p. 863.
- (52) Guillemain : "Lamartine, Byron et Mme Guiccioli", p. 376 ; repris dans *Correspondance*, 1, t. 7, p. 56.
- (53) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 26 sept. 1865 ; éd. Morin, p. 2.
- (54) Guillemain : "Lamartine, Byron et Mme Guiccioli", p. 385 ; repris dans *Correspondance*, 1, t. 7 p. 867.
- (55) [Teresa de Boissy :] *Des idées religieuses de lord Byron, par un de ses contemporains* ; Amyot, Paris, 1866 ; p. 3-4.
- (56) [Teresa de Boissy :] *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie* ; Amyot, Paris, 1869 ; p. 34-35.

- (57) [Teresa de Boissy :] *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie*, p. 37.
- (58) Guillemain : "Lamartine, Byron et Mme Guiccioli", p. 382 et 388.
- (59) Emmanuel Rodocanachi : *Byron, 1788-1824* ; Hachette, Paris, 1924 ; note p. 224.
- (60) Lamartine : *Vie de lord Byron* ; *Le Constitutionnel*, 11 nov. 1865 ; éd. Morin, p. 145.
- (61) Ainsi voit-on ressurgir parfois le bulbul du *Corsaire* dans des poèmes évoquant l'Orient : "À une jeune Arabe" ou *La Chute d'un ange*, 3^{ème} vision.
- (62) Lamartine : *Cours familier de littérature*, ouvrage cité ; t. 2, entretien VII, p. 20.
- (63) Charles Alexandre : *Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire intime* ; Charpentier, Paris, 1884 ; p. 345-346.

Petit répertoire des comparaisons entre Lamartine et Byron

Je suis au pinacle de la faveur générale partout par là. Lord Byron n'a pas fait à Londres plus de fureur dans ses beaux jours.

(*Alphonse de Lamartine : Lettre du 10 janvier 1820 à Aymon de Virieu.*)

Moi. — [...] Nous avons M. de Lamartine.

L'américain. — Ce jeune homme qui a été si prôné par les journaux *ultra* ? Nous l'avons fait venir en Amérique ; c'est fort joli ; c'est lord Byron peigné à la française.

(*Stendhal : Lettre du 29 déc. 1821 à R.C. .*)

Alphonse La Martine, comme son prototype anglais, fut un jeune et joyeux gentilhomme, un parfait *roué* (*dit-on*). Mais les noceurs repentis d'aujourd'hui, semble-t-il, font les meilleurs poètes, aussi bien que les meilleurs époux. Tel un nouveau *Chevalier*, il visita l'Italie et nous croyons savoir qu'il occupait un poste diplomatique à Naples, lorsque sa muse byronienne lui procura la main d'une de nos concitoyennes, dotée d'une vaste fortune.

(*Anonyme : Blackwood's Edinburgh magazine, vol. 13, janv.-juin 1823 ; p. 511.*)

Nous reproduirons ici les vers de M. de Lamartine. Ce jeune poète qui a eu aussi des jours de doute comme le prouve sa méditation du *Désespoir*, a imité souvent avec bonheur la manière et des passages de lord Byron.

(*Amédée Pichot : Essai sur le génie et le caractère de lord Byron ; Ladvocat, Paris, 1824 ; p. 120.*)

Les ouvrages de M. de Lamartine, brillantes inspirations des poésies de lord Byron, viennent à l'appui de ce que j'avance.

(*Étienne-Jean Delécluze : Roméo et Juliette, nouvelle de Luigi da Porto [...] ; Sautelet & Cie, Paris, 1827 ; p. 185.*)

Je ne puis maintenant ni rire ni pleurer !
(Vers sublime, il me semble, et que, dans son poème,
Byron, blasé de tout, eût trouvé de lui-même.)
Ma foi, si je faisais un poème aujourd'hui,
Je prendrais un sujet burlesque, ainsi que lui.

(*Alphonse de Lamartine : Lettre-poème du 23 juillet 1828 à François de Montherot.*)

L'accueil fait par les Marseillais à M. de Lamartine reconcilierait les muses avec eux, supposé que les muses eussent été brouillées avec la patrie de Barthélemy et Méry. Le Childe Harold français n'a pas été ingrat, et il a adressé aux modernes Phocéens le *good night*, l'adieu de son départ.

(*Anonyme : Revue de Paris, t. 40, juillet 1832 ; p. 131.*)

De Socrate expirant rendez-moi les leçons,
Ses discours de vertu, son accent prophétique ;
Les adieux de Byron au beau ciel de l'Attique ;
D'Elvire à son ami les discours si touchans ;

(*François de Montherot : Mémoires poétiques, événements contemporains, voyages, facéties ; Téchener, Paris, 1833 ; p. 91.*)

Mais je répondrais : non, si vous aimez les écrits simples, naturels, faciles, soit de cette facilité que Boileau tâchait de donner à Racine, soit de la facilité un peu molle et abandonnée de lord Byron et de Lamartine [...].

(*Désiré Nisard : Études sur les poètes latins de la décadence ; Gosselin, Paris, 1834 ; t.1, p. 261.*)

Il a touché le premier, dans le cœur humain, cette corde de la douleur dont lord Byron a abusé, et que M. de Lamartine a tendue sur sa lyre, avec quel bonheur et quelle grâce, vous le savez !

(*Jules Janin : préface aux Poésies de Chateaubriand ; Pourrat, Paris, 1836 ; p. 304.*)

À Byron, barde anglais, toi, poète de France,
On te compare, ainsi que la belle espérance
Au sombre désespoir ; et c'est avec raison
Que l'univers a fait cette comparaison.

(*Jules de Rességuier : "À M. de Lamartine, après la lecture de son poème" ; Revue de Paris, t. 2, fév. 1836, p. 283. Repris dans Œuvres de Lamartine ; Ador, Paris, 1836 ; p. 280.*)

Il y a dans toute sa façon d'être, comme dans sa poésie, un je ne sais quoi qui rappelle lord Byron, sans être un emprunt, ni même une ressemblance.

(*Anonyme : Biographie universelle et portative des contemporains, t. 3 ; 1836 ; p. 116.*)

Il est un autre chant qu'appellent les circonstances présentes et auquel je me contenterai ce soir de faire allusion. Ce chant est digne de la réputation du grand génie dont il porte le nom — de Lamartine, le Byron français.

(*Un certain M. Rys, en 1838. Cité par Georges Roth : "Un poème de circonstance de Lamartine" ; Annales de l'Académie de Mâcon ; 3^{me} série, t. 31, 1936 ; p. 81.*)

Donc, pour que M. de Lamartine continuât à être un poète, il fallait qu'il passât de l'ode au poème, et ainsi a-t-il fait. / Il a fait comme lord Byron, il a appelé le récit à son secours.

(*Anonyme : Revue universelle ; Bruxelles, t. 3, 1839 ; p. 345.*)

À vingt ans d'intervalle, la voix sublime de René trouvait un harmonieux écho ; et d'un seul bond M. de Lamartine se plaçait sur le même piédestal, à côté des demi-dieux de l'époque, Chateaubriand, Goethe et Byron.

(*Anonyme : Galerie des contemporains illustres ; t. 1, 1840 ; p. 11.*)

Aussi M. de Lamartine avait réussi, comme Chateaubriand dans *René*, comme Benjamin Constant dans *Adolphe*, comme lord Byron dans toutes ses productions, par les rapports secrets, la coïncidence intime qui se rencontraient entre la pensée mère des *Méditations* et les sentiments de ses contemporains.

(*A. Rastoul de Mongeot : Lamartine, poète, orateur, historien, homme d'État ; chez l'auteur, Bruxelles, 1848 ; p. 61.*)

Lamartine a été appelé le Byron français ; et ce titre n'est pas injustifié si l'on y ajoute l'épithète de religieux.

(*Thomas Smibert : Io anche ! : Poems, chiefly lyrical ; Hogg, Edinburgh, 1851, p. 210.*)

[...] Et Lamartine,
Notre Byron français, l'Hésiode chrétien,
Le Cicéron vivant, le César citoyen,
Prêt à manquer d'un toit, lui de qui le courage
Sauva le toit de tous en confisquant l'orage !

(*Émile Deschamps : "Malheur aux victorieux !" ; vers 1855.*)

[...] Nous pouvons bien dire de lui ce qu'il a dit lui-même de lord Byron, en 1855, dans le commentaire de l'épître sur l'homme : « Il était si grand qu'il n'a pu se rapetisser tout à fait ; ses ailes l'enlèvent malgré lui... et le reportent au ciel à chaque instant. »

(*Père Arsène Cahour : Bibliothèque critique des poètes français ; Douniol, Paris, 1863 ; t. 1, p. 280.*)

Byron dans les écrits de Lamartine

3. Commentaires et souvenirs

Commentaire de “L’homme” (1849)

Je n’ai jamais connu lord Byron. J’avais écrit la plupart de mes Méditations avant d’avoir lu ce grand poète. Ce fut un bonheur pour moi. La puissance sauvage, pittoresque et souvent perverse de ce génie aurait nécessairement entraîné ma jeune imagination hors de sa voie naturelle : j’aurais cessé d’être original, en voulant marcher sur ses traces. Lord Byron est incontestablement à mes yeux la plus grande nature poétique des siècles modernes. Mais le désir de produire plus d’effet sur les esprits blasés de son temps l’a jeté dans le paradoxe. Il a voulu être le Lucifer révolté d’un *pandæmonium* humain. Il s’est donné un rôle de fantaisie dans je ne sais quel drame sinistre dont il est à la fois l’auteur et l’acteur. Il s’est fait énigme pour être deviné. On voit qu’il procédait de Goëthe, le Byron allemand ; qu’il avait lu *Faust*, *Méphistophélès*, *Marguerite*, et qu’il s’est efforcé de réaliser en lui un *Faust* poète, un don *Juan* lyrique. Plus tard il est descendu plus bas ; il s’est ravalé jusqu’à *Rabelais*, dans un poème facétieux. Il a voulu faire de la poésie, qui est l’hymne de la terre, la grande raillerie de l’amour, de la vertu, de l’idéal, de Dieu. Il était si grand, qu’il n’a pu se rapetisser tout à fait. Ses ailes l’enlevaient malgré lui de cette fange, et le reportaient au ciel à chaque instant. C’est qu’en lui le poète était immense, l’homme incomplet, puéril, ambitieux de néants. Il prenait la vanité pour la gloire, la curiosité qu’il inspirait artificiellement pour le regard de la postérité, la misanthropie pour la vertu.

Né grand, riche, indépendant et beau, il avait été blessé par quelques feuilles de rose dans le lit tout fait de son aristocratie et de sa jeunesse. Quelques articles critiques contre ses premiers vers lui avaient semblé un crime irrémissible de sa patrie contre lui. Il était entré à la chambre des pairs ; deux discours prétentieux et médiocres n’avaient pas été applaudis : il s’était exilé alors ⁽¹⁾ en secouant la poussière de ses pieds, et en maudissant sa terre natale. Enfant gâté par la nature, par la fortune et par le génie, les sentiers de la vie réelle, quoique si bien aplanis sous ses pas, lui avaient paru encore trop rudes. Il s’était enfui sur les ailes de son imagination, et livré à tous ses caprices.

J’entendis parler pour la première fois de lui par un de mes anciens amis qui revenait d’Angleterre en 1819 ⁽²⁾. Le seul récit de quelques-uns de ses poèmes m’ébranla l’imagination. Je savais mal l’anglais alors, et on n’avait rien traduit de Byron encore. L’été suivant, me trouvant à Genève ⁽³⁾, un de mes amis qui y résidait me montra un soir, sur la grève du lac Léman, un jeune homme qui descendait de bateau, et qui montait à cheval pour rentrer dans une de ces délicieuses *villas* réfléchies dans les eaux du lac. Mon ami me dit que ce jeune homme était un fameux poète anglais, appelé lord Byron. Je ne fis qu’entrevoir son visage pâle et fantastique à travers la brume du crépuscule. J’étais alors bien inconnu, bien pauvre, bien errant, bien découragé de la vie. Ce poète misanthrope, jeune, riche, élégant de figure, illustre de nom, déjà célèbre de génie, voyageant à son gré ou se fixant à son caprice dans les plus ravissantes contrées du globe, ayant des barques à lui sur les vagues, des chevaux sur les grèves, passant l’été sous les ombrages des Alpes, les hivers sous les orangers de Pise, me paraissait le plus favorisé des mortels ⁽⁴⁾. Il fallait que ses larmes vinssent de quelque source de l’âme bien profonde et bien mystérieuse, pour donner tant d’amertume à ses accents, tant de mélancolie à ses vers. Cette mélancolie même était un attrait de plus pour mon cœur.

Quelques jours après, je lus, dans un recueil périodique de Genève, quelques fragments traduits du *Corsaire*, de *Lara*, de *Manfred* ⁽⁵⁾. Je devins ivre de cette poésie. J’avais enfin trouvé la fibre sensible d’un poète à l’unisson de mes voix intérieures. Je n’avais bu que quelques gouttes de cette poésie, mais c’était assez pour me faire comprendre un océan.

Rentré l’hiver suivant dans la solitude de la maison de mon père à Milly, le souvenir de ces vers et de ce jeune homme me revint un matin à la vue du mont Blanc, que j’apercevais de ma fenêtre. Je m’assis au coin d’un petit feu de ceps de vigne que je laissai souvent éteindre, dans la distraction entraînant de mes pensées ; et j’écrivis au crayon, sur mes genoux, presque d’une seule haleine, cette méditation à lord Byron. Ma mère, inquiète de ce que je ne descendais ni pour le déjeuner ni pour le

dîner de famille, monta plusieurs fois pour m'arracher à mon poème. Je lui lus plusieurs passages qui l'émurent profondément, surtout par la piété de sentiments et de résignation qui débordait des vers, et qui n'était qu'un écoulement de sa propre piété. Enfin, désespérant de me faire abandonner mon enthousiasme, elle m'apporta de ses propres mains un morceau de pain et quelques fruits secs, pour que je prisse un peu de nourriture, tout en continuant d'écrire. J'écrivis en effet la méditation tout entière, d'un seul trait, en dix heures. Je descendis à la veillée, le front en sueur, au salon, et je lus le poème à mon père. Il trouva les vers étranges, mais beaux ⁽⁶⁾. Ce fut ainsi qu'il apprit l'existence du poète anglais, et cette nature de poésie si différente de la poésie de la France.

Je n'adressai point mes vers à lord Byron. Je ne savais de lui que son nom, j'ignorais son séjour. J'ai lu depuis dans ses Mémoires, qu'il avait entendu parler de cette méditation d'un jeune Français, mais qu'il ne l'avait pas lue. Il ne savait pas notre langue. Ses amis, qui ne la savaient apparemment pas mieux, lui avaient dit que ces vers étaient une longue diatribe contre ses crimes. Cette sottise le réjouissait. Il aimait qu'on prît au sérieux sa nature surnaturelle et infernale ; il prétendait à la renommée du crime. C'était là sa faiblesse, une hypocrisie à rebours. Mes vers dormirent longtemps sans être publiés ⁽⁷⁾.

Je lus et je relus depuis, avec une admiration toujours plus passionnée, ceux de lord Byron. Ce fut un second Ossian pour moi, l'Ossian d'une société plus civilisée, et presque corrompue par l'excès même de sa civilisation : la poésie de la satiété, du désenchantement et de la caducité de l'âge. Cette poésie me charma, mais elle ne corrompit pas mon bon sens naturel. J'en compris une autre, celle de la vérité, de la raison, de l'adoration et du courage.

Je souffris quand je vis, plus tard, lord Byron se faire le parodiste de l'amour, du génie et de l'humanité, dans son poème de *Don Juan*.

Je jouis quand je le vis se relever de son scepticisme et de son épicurisme, pour aller de son or et de son bras soutenir en Grèce la liberté renaissante d'une grande race. La mort le cueillit au moment le plus généreux et le plus véritablement épique de sa vie. Dieu semblait attendre son premier acte de vertu publique pour l'absoudre de sa vie par une sublime mort. Il mourut martyr volontaire d'une cause désintéressée. Il y a plus de poésie vraie et impérissable dans la tente ⁽⁸⁾ où la fièvre le couche à Missolonghi, sous ses armes, que dans toutes ses œuvres. L'homme en lui a grandi ainsi le poète, et le poète à son tour immortalisera l'homme.

(*Œuvres de M. A. de Lamartine* [édition des souscripteurs, avec commentaires] ; Firmin-Didot, Paris, 1849 ; t. 1, p. 99-103.)

Souhaitant se relancer littérairement après l'échec de ses ambitions politiques en 1848, Lamartine fit paraître en 1849 une édition de ses œuvres, incomplète mais enrichie de préfaces et de commentaires. Celui de "L'homme" est assurément l'un des meilleurs : le poète y présente, à travers le voile de souvenirs romanesques, sa vision de Byron. Significativement, Byron est ici avant tout l'auteur de *Manfred*, et se trouve donc comparé, sans surprise, à Goethe. Le portrait global n'en est pas moins identique à celui du *Dernier chant* ou de la *Vie de lord Byron*.

(1) Contrairement à ce que laisse entendre ici Lamartine, il n'existe aucun lien de cause à effet entre les *trois* discours que Byron prononça à la Chambre des lords en 1812 et son exil volontaire en 1816.

(2) Selon les spécialistes de Lamartine, cet ami serait une invention du poète.

(3) Lamartine séjourna effectivement à Genève en 1820, du 6 au 11 juin ; mais Byron se trouvait alors à Ravenne.

(4) Cette remarque tient certainement de l'anachronisme, car la vie que menait Byron en 1820 était loin d'être connue de tous comme elle le fut ensuite ; en outre, ce n'est qu'en novembre 1821 qu'il s'installa à Pise.

(5) La *Bibliothèque universelle des sciences, belles-lettres et arts*, publiée à Genève, fit paraître de 1817 à 1819 plusieurs comptes rendus des œuvres de Byron, mais aucun ne traita de *Manfred*. Lamartine avait peut-être en tête un article de Pierre Lebrun dans *La Renommée* du 4 août 1819, et qui traitait du *Corsaire*, de *Lara*, du *Giaour*, et de *Manfred*.

(6) Lamartine donne une autre version de cette lecture dans ses *Nouvelles confidences* (voir ci-après, p. 27.)

(7) Cette affirmation est excessive, puisque "L'homme" fut achevé au plus tôt en septembre 1819, et publié en mars 1820.

(8) Byron s'éteignit dans son lit, dans la maison qu'il occupait à Missolonghi, et non dans une tente.

Extrait des *Nouvelles confidences* (1851)

C'est à cette époque que j'écrivis la méditation à lord Byron, dont les poésies étaient venues en fragments traduits de journaux en journaux jusqu'à Milly. C'est dans le même automne aussi que j'écrivis sept ou huit méditations du 1^{er} et du 2^e volume de ce livre. Quand mon père, qui aimait beaucoup les vers, mais qui n'avait jamais compris d'autre poésie que celle de Boileau, de Racine et de Voltaire, entendit ces notes si étranges à des oreilles bien disciplinées, il s'étonna et se consulta longtemps lui-même pour savoir s'il devait approuver ou blâmer les vers de son fils. Il était de sa nature hardi de cœur et timide d'esprit ; il craignait toujours que la prédilection paternelle et l'amour-propre de famille n'altérassent son jugement sur tout ce qui le touchait de près. Cependant, après avoir écouté la méditation de *Lord Byron* et la méditation du *Vallon* ⁽¹⁾, un soir, au coin du feu de Milly, il sentit ses yeux humides et son cœur un peu gonflé de joie. « Je ne sais pas si c'est beau, me dit-il, je n'ai jamais rien entendu de ce genre ; je ne puis pas juger, car je ne puis comparer ; mais je puis te dire que cela me remplit l'oreille et que cela me trouble le cœur. » Insensiblement, il s'habitua à ces cordes nouvelles de la poésie moderne, car il était trop sincère pour se faire des systèmes contre ses impressions. Chaque fois que j'avais écrit quelques-unes de ces *Méditations* ou de ces *Harmonies*, dont je n'ai imprimé que l'élite, je lui lisais les fragments dont j'étais le moins mécontent, et qui ne lui révélaient pas les plaies trop saignantes de mon cœur ; car ce qui était tout à fait cri de l'âme de moi aux morts, ou de moi à Dieu, je l'ai rarement achevé et je ne l'ai jamais publié. Quoique le public soit un être abstrait devant lequel on ne rougit pas comme devant un ami ou un père, il y a cependant toujours sur l'âme une atmosphère de pudeur, un dernier pli du voile qu'on ne lève pas tout entier.

(*Nouvelles confidences* ; Lévy frères, Paris, 1851 ; liv. I, ch. XLV ; p. 129-131.)

Lamartine donne ici des détails sur la lecture à son père de "L'homme" en octobre 1819, confirmant incidemment que son poème s'inscrivait parfaitement dans l'idéologie familiale. Cette courte évocation témoigne d'ailleurs d'un certain besoin d'impliquer ses parents dans son attachement à Byron ; on trouve dans le *Manuscrit de ma mère* une semblable tentative (la page est une invention de Lamartine) lorsque Mme de Lamartine vient apprendre à Alphonse le décès de Byron : « Je suis allée annoncer cette dernière mort à mon fils, tout émue et toute tremblante comme si c'était un malheur personnel... » (ch. CXXII). La première phrase de cet extrait vient en outre appuyer la thèse d'une découverte fragmentaire de l'œuvre de Byron, comme nous l'avions supposé (voir Dossier n°8, p. 4).

(1) "Le Vallon", sixième Méditation, fut effectivement écrit en septembre-octobre 1819, comme "L'homme".

Extrait du *Cours familial de littérature* (1856)

Un soir je fus surpris par un grand orage mêlé de tonnerre et de vent. Il éclata tout à coup sur les hauteurs de Thonon et d'Évian : il souleva en quelques minutes sur le lac des lames plus courtes, mais aussi creuses et aussi écumantes que celles de l'Océan. Je cherchai un abri contre les premières ondées de pluie sous un petit rocher qui s'avancait en demi-voûte le long du rivage ; deux petits bergers du pays, et un vieux mendiant de Genève qui regagnait la ville, sa besace pleine de châtaignes et de morceaux de pain, s'y étaient abrités avant moi. Ils se rangèrent pour me faire un peu de place. Nous nous assîmes sur nos talons pour attendre la fin de l'orage. La mince voûte de rocher tremblait au coup du tonnerre, et les lames pulvérisées en brouillards par le vent montaient jusqu'à nous et nous mouillaient presque autant que la pluie de leur écume.

Tout à coup j'entendis, à très-peu de distance du cap, les voix sonores et confuses de quelques hommes auxquels un danger donnait l'accent grave de l'émotion contenue, puis le bruit sec d'une rame ou d'un gouvernail qui se rompt et dont on jette le manche sur les planches sonores d'une embarcation en détresse. La poudre des lames nous déroba tout, excepté les voix. Mais au même instant un immense éclair, qui sembla entr'ouvrir le ciel derrière nous sur la *dent de Jaman*, perça la brume et vint se répercuter sur l'écoute blanche d'un petit yacht qui cinglait à travers ces montagnes d'écumes, la proue sur Genève, comme un goéland, une aile dans la lame, l'autre dans le nuage.

Un beau jeune homme, d'une figure étrangère et d'un costume un peu bizarre, était assis sur le banc du yacht. Il tenait d'une main la corde de la voile d'écoute, de l'autre le manche du gouvernail ; quatre rameurs, ruisselants d'écume, étaient courbés sur les rames.

Le jeune homme, quoique pâle et les cheveux fouettés par le vent, semblait plus attentif à la majesté de la scène qu'au danger de sa barque. ⁽¹⁾

L'éclair prolongé qui me l'avait montré le déroba, en s'éteignant, à ma vue. Nous n'entendîmes que le bouillonnement frémissant du sillage, qui creusait les lames avec la rapidité du vent.

Quelques secondes après, tout avait disparu, et la moitié d'une rame brisée vint s'échouer et clapper à quelques pas de nous sur la grève.

— Qui donc ose affronter le lac et le ciel dans une telle tourmente ? m'écriai-je tout haut, sans songer aux paysans qui se collaient au rocher à côté de moi.

— Je le sais bien, moi, dit alors le mendiant qui n'avait pas encore pris la parole ; c'est un lord anglais qui fait des livres, et dont les Anglais, résidant ou passant à Genève, vont visiter la maison de campagne près de la ville, sans jamais y entrer. On en parle en bien et en mal dans son pays, comme de tout le monde. Quant à moi, je n'ai que du bien à en dire, car il me jette une pièce blanche et quelquefois même une pièce jaune toutes les fois qu'il me rencontre sous les pieds de son cheval.

— Savez-vous son nom ? dis-je au mendiant.

— Je ne le sais pas bien, reprit-il ; nous autres, nous ne savons jamais comment se nomment les étrangers qui viennent dépenser leur temps et leur argent à Genève ; nous savons seulement s'ils sont de bon cœur ou de mauvais cœur pour les pauvres ; les bons ont toujours la main ouverte ; les mauvais, toujours la main fermée. Celui-là est bon, je vous le garantis, et je serais bien fâché qu'il lui arrivât malheur dans cette bourrasque.

Puis le mendiant essaya d'articuler un nom anglais inintelligible, mais qui ressemblait à un nom historique français ⁽²⁾. Je lus quelques jours après, dans le *Journal de Genève* ⁽³⁾, que c'était un jeune et grand poète, du nom de Byron, qui avait couru un grand danger pendant cette soirée de tempête.

XIX

Je n'avais fait que l'entrevoir à une lueur de la foudre, mais cette lueur me l'avait imprimé dans les yeux. Il me parut beau comme la jeunesse jouant sa vie avec la mort, ou comme la sibylle évoquant les éléments en fureur pour leur arracher l'inspiration. Je n'oserais pas néanmoins écrire son portrait sur un simple coup d'œil, mais voici quelques lignes inédites de ce portrait. Ces lignes nous ont été communiquées récemment par une personne qui lui fut chère ⁽⁴⁾, et qui revoit sa physionomie à travers le temps, à travers la mort. Lisez-les.

« Je crois que Dieu a créé des êtres d'une beauté tellement harmonieuse et idéale qu'ils échappent à toute analyse et à toute description. De ce nombre privilégié était lord Byron, dont la beauté absolue, dans les limites d'une beauté créée, n'a jamais pu être saisie ni par le pinceau ni par le ciseau

de l'artiste. Elle résumait dans un type parfait tous les genres de beauté. Si son génie et son grand cœur avaient pu se choisir une forme, il n'aurait pas pu en choisir une qui le satisfît davantage. On y voyait resplendir son génie, sa grande âme et son cœur bon et sensible. Cette beauté réunissait en elle tous les contrastes ; ses regards traduisaient tous les sentiments qui l'animaient avec une rapidité et une transparence qui avaient fait dire à sir Walter Scott que « sa belle tête ressemblait à un vase d'albâtre éclairé par une lampe intérieure. » Aussi il suffisait de le voir pour sentir la fausseté des bruits répandus sur sa vie. La foule s'était composé un lord Byron factice, d'après quelques excentricités de sa jeunesse, d'après quelques audaces de pensée et d'expression, mais surtout par son obstination à identifier le poète avec les personnages imaginaires de ses poèmes, types qui ne ressemblaient en rien au Byron que j'ai connu. Des calomnies, qu'il avait malheureusement couvertes de son dédaigneux silence, ont circulé comme des vérités acceptées ; le temps a déjà fait justice de plusieurs de ces calomnies. Lord Byron se taisait, parce qu'il comptait sur le temps. J'en appelle à tous ceux qui l'ont vu ; car tous ont dû subir le charme qui l'enveloppait comme d'une atmosphère sympathique qui lui gagnait tous les cœurs. »

Voici ce qu'en dit le poète *Moore* : « La beauté de lord Byron était du premier ordre, réunissant la régularité des formes avec l'expression la plus variée et la plus intéressante. Ses yeux étaient susceptibles de toutes les expressions les plus extrêmes, depuis la gaieté la plus enjouée jusqu'à la tristesse la plus profonde, depuis la bienveillance la plus radieuse jusqu'au mépris jet à la colère la plus concentrée, et c'est alors qu'on pouvait dire de ses yeux ce qu'on avait dit de ceux de Chatterton, que « *le feu roulait au fond de leurs orbites.* » Mais c'était surtout dans la bouche et dans le menton que résidait sa plus grande beauté, ainsi que la plus puissante expression de sa belle physionomie. L'extrême beauté de ses lèvres a toujours échappé à tous les peintres et à tous les sculpteurs. Dans leur mobilité, elles représentaient toutes les émotions, soit que la colère les fit pâlir, que le dédain les resserrât, que le triomphe les fit sourire, ou que la tendresse et l'amour les élevât en un arc gracieux. Sa tête était remarquablement petite ; son front, plus haut que large, le paraissait d'autant plus qu'il rasait ses cheveux vers les tempes, les laissant se jouer sur le sommet de la tête en une profusion de boucles naturelles brillantes, soyeuses, du plus beau châtain foncé ; ses dents étaient d'une parfaite régularité et d'une grande blancheur. Sa peau avait cette pâleur mate particulière aux personnes pensives. Sa taille était moyenne ; mais il paraissait grand, tant ses membres étaient bien proportionnés. Ses mains étaient d'une extrême blancheur et de la forme délicate qui indique (selon ses propres idées) la naissance aristocratique. » *Bayle* écrit de lui :

« Je rencontrai lord Byron au théâtre de la *Scala*, en 1816. Je fus frappé de ses yeux pendant qu'il écoutait un sestetto de l'opéra d'*Elena*, de Mayer. Je n'ai vu de ma vie rien de plus beau ni de plus expressif. Encore aujourd'hui, si je viens à penser à l'expression qu'un grand peintre devrait donner au génie, cette tête sublime reparait tout à coup devant moi. » Et dans une autre occasion : « J'eus un instant d'enthousiasme. Je n'oublierai jamais l'expression divine de ses traits ; c'était l'air serein de la puissance et du génie. »

(*Cours familier de littérature* ; chez l'auteur, Paris, 1856 ; t. 2, entretien X, ch. XVIII ; p. 258-265.)

Lamartine développe ici une autre version de sa "rencontre" avec Byron, onirique et romantique à souhait. La date n'est plus 1820, mais 1815, ce qui n'est pas plus crédible, Byron se trouvant alors en Angleterre. La deuxième partie du texte témoigne d'un usage immédiat des informations transmises par Teresa de Boissy en 1856.

- (1) La scène ainsi décrite semble s'inspirer d'un entrefilet consacré à Byron paru le 15 nov. 1816 dans la *Gazette de Lausanne* : « Pendant son séjour sur les bords du lac de Genève, son plus grand plaisir était de naviguer au moment de la plus grande agitation de ce vaste bassin. Plus d'une fois, il est resté sur le lac au milieu de la nuit et pendant les tempêtes, insensible au danger qu'il courait, et ravi de la beauté majestueuse du spectacle dont il était le témoin. » (reproduit par John Clubbe et Ernest Giddey : *Byron et la Suisse : deux études* ; Droz, Genève, 1982 ; p. 137).
- (2) Sans doute Biron, nom d'un maréchal sous Henri IV. Il n'était pas rare de voir le nom du poète orthographié ainsi.
- (3) Ernest Giddey, qui avait recensé les articles des quotidiens suisses consacrés à Byron entre 1816 et 1824, ne mentionne aucun *Journal de Genève* ; si ce journal a existé, il s'agissait plus probablement de la *Gazette de Lausanne* (cf. note 1).
- (4) Cette périphrase désigne évidemment la comtesse Guiccioli, alors marquise de Boissy. Les trois portraits qui suivent proviennent très certainement des renseignements qu'elle fournit à Lamartine en 1856, et qu'elle reproduisit ensuite dans le premier tome de son ouvrage *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie* (son propre portrait p. 38-39 ; celui de Moore p. 40 ; celui de Stendhal p. 53). Si l'on se fie aux versions données par Teresa, Lamartine opéra de nombreuses coupures et modifications.

Extrait du Livre VI, ch. XXIV à XXVI
Dernière livraison du *Constitutionnel*, 2 décembre 1865.

XXIV.

Telles furent la vie et la mort de lord Byron. Mais l'histoire littéraire ne se borne pas à raconter. Elle juge.

Il y a deux hommes à juger dans lord Byron : le poète et l'homme.

Comme poète épique nous ne lui connaissons dans le monde moderne rien de supérieur, rien même d'égal. Depuis Homère on n'a pas chanté ainsi le récit des choses humaines ; seulement dans lord Byron les choses qu'il chante ne sont ni divines ni nationales ; elles sont personnelles et, par là même, plus intéressantes que ces chants historiques où l'intérêt se perd dans les généralités du sujet. Lord Byron chante l'homme et la femme, et, dans l'homme et la femme ce qu'il y a de plus intime et de plus sympathique à notre nature, l'amour, le dévouement, la passion, les mélancolies profondes de l'âme, le dégoût de la vie, le désespoir et la mort. Les poèmes du *Corsaire*, du *Giaour*, de la *Fiancée d'Abydos*, de *Lara* et, dans un genre plus élevé et plus lyrique, de *Child-Harold*, n'ont aucune analogie dans le monde antique. Ce sont des œuvres d'une beauté accomplie et d'une originalité complète. Cette originalité, qui en fit l'immense succès au moment de leur apparition et qui perpétuera ce succès d'âge en âge, est un phénomène dont nous avons cherché à nous rendre raison. Il fallait, pour la produire une coïncidence qui se rencontre rarement dans les siècles. L'accouplement d'une âme occidentale avec une nature et des images orientales. Cet accouplement se fit dans l'âme de ce jeune homme qui, né dans les brumes de la Grande-Bretagne, doué de la sensibilité malade et profonde de sa race, fut transporté, tout jeune et tout seul, au milieu des splendeurs de climat et de ruines d'Athènes et des féeries de l'Asie mineure. De ces deux contrastes entre l'âme du poète et la nature au milieu de laquelle il puisait ses aspirations et ses couleurs naquirent naturellement d'un beau génie, des poésies mixtes qui n'étaient ni filles du Nord, ni filles de l'Orient, mais qui participaient des deux natures occidentales par la conception, orientales par le coloris dans le *Giaour*, dans le *Corsaire*, dans *Lara*, dans la *Fiancée d'Abydos*, dans le *Siège de Corinthe*, et souvent dans *Child-Harold*. Il est impossible de ne pas être frappé de ce double caractère et de cette double origine des chants qui nous charment, et de ne pas se demander si c'est la voix d'un poète anglais qu'on écoute, ou si c'est la voix d'un poète d'Ispahan ou de Constantinople qu'on entend.

Quant aux autres poésies de lord Byron, c'est-à-dire ce qu'il a appelé ses tragédies, bien qu'on y reconnaisse çà et là la sauvage puissance de son génie ⁽¹⁾, elles sont, à notre avis, tout-à-fait indignes de la scène d'une nation où Shakespeare a fait le drame de la vie humaine. Ce sont de fastidieux dialogues dans lesquels chacun des acteurs oublie que le drame est action, se fatigue et fatigue le lecteur par une analyse interminable de ses propres sentiments. Ces œuvres ne subsisteront pas, ou elles ne subsisteront que comme jeux d'esprit de leur auteur.

Les poésies lyriques de lord Byron, à l'exception d'une ou deux pièces de sentiment, auront la même destinée. Elles manquent du grand souffle qui soulève jusqu'au ciel les strophes de Pindare, des prophètes ou même des lyriques modernes ; elles sont dénuées des deux sentiments qui produisent le grand lyrisme, le sentiment religieux et le sentiment patriotique. Elles ne sont évidemment inspirées que par un sentiment très inférieur et très misérable, la recherche d'une vaine et passagère popularité ⁽²⁾. Les principales odes sont adressées à Napoléon. Comment un homme que sa naissance avait fait Anglais et qui affectait dans ses opinions un libéralisme poussé jusqu'au radicalisme avait-il choisi pour objet de son enthousiasme l'ennemi de l'Angleterre ? Ce ne devait être que pour flatter cette petite opposition anglaise et cette grande opposition du continent qui, après la chute de Bonaparte, en avaient fait une idole, pour opposer cette idole aux gouvernements existants. L'adulation et l'engouement ne sont pas des muses, ce sont, tout au plus, des manèges ; aussi l'inspiration vraie manque-t-elle complètement à ses odes qui naissent essoufflées et qui ne peuvent s'élever que très peu d'instans au-dessus de la sphère où elles ont été conçues.

Quand à ses poésies satiriques et à cette quantité innombrable d'épigrammes bouffonnes ou cruelles dont ses manuscrits sont tachés, elles ne méritent que l'oubli, elles ne sont pas assez poéti-

ques et elles ne sont pas assez ingénieuses. Lord Byron était un homme de génie. En s'abaissant à la sphère de l'esprit, il dérogeait sans pouvoir atteindre à ce genre de supériorité qui ne mérite que d'être envié. Quant à *Don Juan* le principal œuvre de sa vie, nous en avons dit assez notre opinion plus haut pour ne pas la redire ici ; d'ailleurs *Don Juan* n'est pas seulement un mauvais poème, c'est un mauvais acte ; à ce titre, ce n'est pas à la littérature, c'est à la conscience qu'il appartient.

XXV.

À la première lecture de ces poèmes, il n'y eut aucune place en moi pour le jugement, tout fut délire et enthousiasme. Il me sembla qu'une main puissante, prenant à la fois toutes les fibres de mon imagination jusque là endormie, leur faisait rendre jusqu'à se briser toutes les sonorités du cœur de l'homme, comme le musicien, emporté par la fougue de la symphonie, qui saisit à la fois des poignées de cordes sur sa harpe et qui fait éclater la toile métallique trop faible pour porter le poids de la vibration ! Ce ne fut que longtemps après la première ivresse passée que je pus me rendre compte de la nature de mes impressions en lisant ce grand poète, et m'expliquer pourquoi, semblable au lendemain d'une ivresse, j'étais triste et vide après avoir lu. Vide et tristesse, ce sont précisément les deux symptômes que laissent en nous les fausses voluptés de l'intelligence et de l'âme ; le plaisir est immense, mais il est incomplet ; après avoir beaucoup joui, on désire encore ou bien on a un certain remords d'avoir trop joui. La fumée de la coupe évanouie, on sent la lie et l'amertume au fond du vase ; c'est une débauche de poésie, c'est un enivrement de l'imagination, c'est un spasme de la sensibilité.

La lecture de Byron est la plus poétique des ivresses, mais c'est une ivresse ; il y manque la raison, la vertu et Dieu, ces trois plaisirs suprêmes de l'intelligence. Rêves délicieux, passions délirantes, blasphèmes sublimes, il n'y a guère que ces beautés malsaines dans le *Don Juan* de Byron. C'est l'imagination à son apogée, mais c'est l'imagination ivre ; elle touche au délire comme dans Jean-Jacques Rousseau ; c'est la sensibilité à sa dernière expression, mais c'est la sensibilité malade : elle touche au suicide comme dans *Werther* ; c'est le sentiment des misères de l'homme, presque aussi profond que dans *Job*, mais c'est ce sentiment poussé jusqu'à l'imprécation et précipitant l'homme dans le néant, cet abîme du désespoir ; enfin, c'est l'agonie infernale au lieu de la compassion divine, jetant à l'humanité souffrante un éclat de rire satanique, au lieu des larmes de pitié mutuelle, baume céleste du Samaritain de la poésie.

Il y a des hommes qui trouvent dans ces impassibilités, dans ces blasphèmes, dans ces ironies, le signe d'un esprit supérieur, un sublime et intrépide défi de la nature au sort, à Dieu ; nous n'y trouvons qu'un seul défi à la raison. Le bon sens manque à toute cette école qu'on a appelée de nos jours l'école satanique ⁽³⁾. Le courage ici-bas n'est pas de blasphémer, c'est de souffrir ⁽⁴⁾. Il n'y a rien d'aussi aisé que ce crier ou de rire d'un rire faux et triste sous les tortures et les problèmes de l'existence ; il n'y a rien de si grand que de les accepter, de les comprendre et de les bénir malgré la nature qui proteste, malgré le doute qui tente, malgré le désespoir qui veut se venger en blaspémant. Rien de ce qui n'est pas raison suprême n'est suprême poésie.

Cet univers physique et moral n'est pas un paradoxe du Créateur, c'est une vérité. Le poète du paradoxe, quelque puissant qu'il soit d'imagination et de sensibilité, n'est donc pas encore le vrai poète. Son vol est à l'inverse de son but, il plonge au lieu de monter, il entraîne et il égare avec lui les esprits faibles de son siècle, dans les ténèbres du doute et du désespoir, peuplées de visions météoriques et marécageuses, au lieu de les emporter sur ses ailes dans les régions de la vraie lumière où le bon sens guide, où la raison éclate, où Dieu luit, où l'homme se transfigure à ce demi-jour divin par le travail, par l'épreuve ici, par la miséricorde là-haut.

Qu'a-t-il donc manqué à ce grand poète pour être l'Homère ou l'Orphée de ces derniers siècles ? Il lui a manqué l'harmonie des facultés poétiques qui fait seule la suprême beauté de l'œuvre. Imagination, invention, sensibilité, couleurs, images, pathétique vague, immense, mélancolie intime, vibration de la fibre humaine aussi forte que le cœur de l'homme peut la supporter sans se rompre, il a tout ; mais il a tout cela dans une grandeur disproportionnée aux autres facultés fondamentales du véritable grand homme et du véritable grand poète.

La raison, la vérité, la moralité manquent à son génie, c'est-à-dire la base même et l'essence du vrai génie ; mais c'est le génie des sophismes, au lieu du génie des vérités. Le plus grand sophiste de poésie qui ait jamais chanté le paradoxe sur la terre, voilà la vraie définition du poète anglais ⁽⁵⁾.

Mais rien, selon moi, ne l'égale ni dans l'antiquité ni dans les temps modernes, en rêverie, en mélancolie, en chant intérieur, en puissance communicative de larmes aux yeux, de délire au cœur, en

force d'impulsion imprimée à l'âme dans ce vague des pensées et des sentimens, qui est l'infini de l'imagination ; et quand je veux donner une fête à ma propre imagination affaissée sous les études et les travaux de l'existence, j'emporte le volume de *Child-Harold*, du *Corsaire*, de *Lara*, de *Manfred*, et je lis, depuis le milieu du jour d'été jusqu'au soir, au bord du même ruisseau, sous les mêmes saules, dans cette même vallée de Milly, où rien n'a vieilli, ni le ruisseau, ni le saule, ni le livre, ni même, en moi, l'imagination et le cœur qui s'enivrent, comme le premier jour, de l'opium de ces pages répandu dans l'air où je les ouvris pour la première fois.

XXVI.

Reste l'homme. Malgré notre enthousiasme et notre entraînement vers lord Byron, nous serons forcé d'être plus sévère encore. Le prestige de son génie et celui de sa mort que nous ne cherchons pas à contester ont établi en Europe après cette mort une partialité naturelle expliquée surtout par les femmes dont il fut le poète et dont il restera l'idole. Mais entre ce talent et cette mort, il y a eu une vie d'homme, et c'est cette vie que nous regrettons d'avoir à juger ; elle est marquée pour nous à tous ses actes, excepté au dernier, d'un caractère d'insensibilité réelle et souvent de personnalité cruelle, qu'il est possible d'excuser, mais qu'il est impossible de dissimuler. L'excuse est dans la violence du sang qu'il avait reçu de ses pères, dans l'absence de discipline paternelle, dans le caractère d'une mère tendre mais inconséquente, plus capable d'aimer que de gouverner son enfant, dans l'orgueil d'une haute naissance, dans l'enivrement d'une fortune précoce, dans l'absence de tout frein, dans la licence absolue de pensées, de vie et de mœurs à laquelle il fut abandonné au sortir du berceau, dans ses hautes facultés, dans sa merveilleuse beauté de corps et enfin dans cette adulation universelle dont il fut entouré dès l'adolescence par la bassesse de ses inférieurs, par l'enthousiasme de ses égaux et par l'engoûment des femmes. Cette excuse est surtout dans son imagination poétique et dans une sensibilité nerveuse qui est de l'impressionnabilité plutôt que du sentiment. Cette sensibilité des nerfs et non du cœur fait les grands poètes plus que les hommes de bien. Elle fait contraster souvent dans lord Byron, comme dans Jean-Jacques Rousseau, un certain attendrissement du talent avec une grande dureté et même avec une cruelle perversité de cœur. Jean-Jacques Rousseau déclamant des volumes entiers pour prêcher aux mères la tendresse pour leurs enfans et jetant lui-même, coup sur coup à l'hôpital, trois ou quatre de ses propres enfans, arrachés au désespoir de sa concubine en larmes ⁽⁶⁾, lord Byron boxant avec un de ses favoris pendant les funérailles de sa mère ⁽⁷⁾ et écrivant de cette même main des strophes qui font couler plus que les larmes, le sang du cœur, sont deux exemples de cette double nature de sensibilité. Cette sensibilité des nerfs est un don, mais elle n'est point un mérite, elle ne s'inspire d'aucun devoir, elle ne suppose aucune bonté ; ce fut évidemment celle de lord Byron comme celle de J.-J. Rousseau. Aussi le voit-on, dès son début dans l'existence, après avoir négligé sa mère, débiter dans la littérature par des vers injurieux au tuteur qui était chargé de la remplacer ⁽⁸⁾. L'insuccès légitime de ses premières poésies publiées ne lui inspire qu'une satire mordante et vengeresse contre tous les hommes de lettres de son pays ⁽⁹⁾.

Incapable de supporter face à face le dédain de son pays pour ses premières œuvres, et le ressentiment des écrivains qu'il a offensés, il s'embarque pour son premier voyage dans un moment où sa dignité personnelle devait lui commander de rester ⁽¹⁰⁾. À son retour, au lieu d'aller assister à Newstead aux derniers momens de sa mère mourante, il perd son temps à Londres à préparer ses succès pour le premier chant de *Child-Harold* et à renouer des liaisons légères avec des amis peu dignes de lui ⁽¹¹⁾. Sa mère expire en son absence sans avoir la consolation de le serrer dans ses bras. Il mène pendant plusieurs années, tantôt à Londres, tantôt à Newstead, une vie au moins suspecte. Appelé à la Chambre des pairs par sa naissance, au lieu de s'y caractériser en homme de conscience et en homme d'État, il y cherche vainement une coupable popularité dans la défense des *ludistes* ou briseurs de métiers qui remplissaient sa province de violences et de meurtres ⁽¹²⁾. Découragé de l'éloquence par trois vaines tentatives sans succès ⁽¹³⁾, il épouse une jeune fille, belle, spirituelle, vertueuse, qui avait hésité longtemps entre son attrait instinctif et son effroi raisonné pour lui ⁽¹⁴⁾. Le lendemain de cette union il affecte dans sa correspondance avec ses amis le mépris de son devoir et de son bonheur ; il oblige par ses déportemens et même par des violences qu'il avoue lui-même plusieurs fois dans ses lettres, sa femme à chercher un asile loin de lui dans la maison de son père ; il repart pour le continent, il mène la vie la vie d'un débauché dans les villes les plus corrompues de l'Italie ; il écrit *Don Juan*, cette moquerie cynique, en vingt chants et en dix ans ⁽¹⁵⁾, non-seulement dans le ciel et sur la terre, mais encore dans son propre cœur : l'amour ⁽¹⁶⁾. Dans ce poème, il se sert contre sa femme d'armes inégales, son génie et sa poésie, pour la vouer au mépris et au ridicule, en reconnaissance de

la réserve silencieuse qu'elle garde jusqu'à la fin sur ses propres torts ; il s'attache enfin par l'irrésistible séduction de sa personne, une jeune femme de seize ans ⁽¹⁷⁾, d'une naissance distinguée, d'une beauté poétique, d'une fortune immense ⁽¹⁸⁾ qui lui fait le sacrifice de toute son existence. Pendant six ans il paraît sentir son bonheur, mais il s'en pare effrontément dans ses correspondances en Angleterre, avec ses amis et même avec ses éditeurs, comme pour porter un défi à sa propre femme ou comme si le scandale eût été pour lui l'assaisonnement nécessaire de sa félicité. Il fait plus, il rejette sur elle dans quelques-unes de ses lettres, le tort de l'avoir trop aimé ; il la raille de l'excès même de l'amour dont elle le fait jouir ; il semble dans de coupables plaisanteries, se moquer de son bonheur pour paraître supérieur au respect et à la reconnaissance que tout homme doit porter à ce qu'il aime. On sent bien que ces plaisanteries ne sont plus sincères, mais elles n'en sont pas moins le sacrilège de l'amour et la jactance de l'insensibilité. Qu'il y a loin de là à Dante et à Pétrarque, élevant leur amour jusqu'à la divinité !

Cet attachement l'améliore cependant un peu malgré lui ; il part pour la Grèce, il va terminer noblement une vie si mal commencée. Ici l'histoire ne juge plus l'homme, elle s'attendrit et elle s'enthousiasme pour le héros. Une telle mort était nécessaire ; disons plus, elle était heureuse pour excuser une telle vie. Il n'a pas le suprême bonheur de donner son sang pour la Grèce ⁽¹⁹⁾ ; mais il le lui offre, et il lui donne au moins sa vie ; à ce prix il rachète tout son passé, et gagne même un éternel avenir dans la mémoire de ce peuple, si les peuples étaient reconnaissans.

En résumé lord Byron restera dans l'esprit des hommes un de ces êtres fantastiques qui semblent créés par la magie plus que par la nature ⁽²⁰⁾, qui éblouissent l'imagination, qui passionnent le cœur, mais qui ne satisfont ni la raison, ni la conscience. Il n'y a pas assez d'estime dans cette gloire pour la consacrer aux hommes et à Dieu.

FIN.



Le château de Saint-Point, en Saône-et-Loire.

(*Le Constitutionnel*, 2 décembre 1865, p. 1 et 2 ; éd. Morin, p. 204-208.)

Nous reproduisons ici la conclusion de la *Vie de lord Byron* ; Lamartine y résume, jusque dans les paradoxes de son « admiration », son attitude face à Byron, distribuant d'abord les compliments, puis finissant par les condamnations. Même si la plupart des griefs retenus sont abusifs aux yeux de la critique actuelle, ils n'en reflètent pas moins l'opinion conservatrice de l'époque : cinq ans plus tard allait paraître l'ouvrage d'Harriet Beecher Stowe *Lady Byron vindicated : a history of the Byron controversy, from its beginning in 1816 to the present time* (*Lady Byron vengée : une histoire de la controverse Byron, de son commencement en 1816 jusqu'à l'époque présente*). Le seul véritable intérêt de cette conclusion tient à la comparaison de Byron avec Rousseau : tous deux jouèrent en effet le même rôle de révélateurs poétiques, tout en se voyant condamnés pour leurs comportements. Tous deux furent aussi abondamment calomniés...

- (1) L'expression rappelle "L'homme" : « J'aime de tes concerts la sauvegarde harmonie » (v. 4).
- (2) On voit mal ici pourquoi Byron aurait davantage cherché la popularité dans ses poèmes courts que dans ses œuvres plus conséquentes ; au contraire, ces petits poèmes furent souvent refoulés en fin de volumes, et ne lui rapportèrent ni gloire ni argent. Lamartine pense peut-être tout spécialement à "Porte-toi bien", qui connut un grand succès en 1816, sous une édition pirate d'abord, puis sous forme de plaquette.
- (3) L'appellation d'école satanique est principalement attachée à la préface d'*Une Vision du jugement* de Robert Southey (1821), mais l'abbé de Genoude, soutien et ami de Lamartine, avait déjà développée l'idée dans son compte-rendu des *Méditations poétiques* (Le Conservateur, 1820 ; t. 6, p. 508-513 ; cité dans le *Dossier lord Byron* n°3, p. 4). Lamartine ne parvint jamais à s'affranchir de cette vision satanique de Byron, non dénuée de fondements, mais largement excessive, et qui exerçait sur lui une fascination « au moins suspecte », comme il dit si bien.
- (4) On retrouve ici le credo de soumission exprimé dans "L'homme" : « Gloire au maître suprême ! / Il fit l'eau pour couler, l'aiglon pour courir, / Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir ! » (v. 227-229), et dont Louise de Broglie se moquait dans sa seconde étude sur Byron (voir *Dossier lord Byron* n°8, p. 7).
- (5) Le qualificatif de « grand sophiste » avait déjà été appliqué à Rousseau par Diderot ; Lamartine ajoute « de poésie », voulant saluer, malgré tout, le talent d'écrivain de Byron. Cette franche définition, que Lamartine gardait pour la fin, est plutôt étonnante de la part de quelqu'un qui se souciait tant de son prédécesseur.
- (6) Rousseau raconte dans ses *Confessions* (liv. VII) comment il se déterminait à déposer Thérèse aux Enfants-Trouvés, au grand dépit de sa compagne, mais avec l'appui de sa belle-mère. Il mentionne ensuite « toutes les vicissitudes que cette fatale conduite » engendra. Cet argument des enfants abandonnés devint en effet la principale arme des opposants à Rousseau et au système éducatif qu'il exposa dans *l'Émile* ; il n'est pas rare de l'entendre citer encore aujourd'hui.
- (7) Le récit d'une séance de boîte pendant les funérailles de sa mère est donné par Moore (*Mémoires de lord Byron*, vol. 1, ch. XX). Lamartine n'a gardé ici que ce qui lui convenait, car Moore raconte également comment on le trouva en pleurs au chevet du corps, s'écriant : « Oh Mrs Mac** ! je n'avais qu'une amie au monde, et elle n'est plus ! ».
- (8) Lamartine est là aussi bien partial : les *Mémoires* détaillent comment Byron, d'abord très cordial avec lord Carlisle, à qui il avait dédié son premier volume de vers, en vint, à la suite de réponses froides et distantes, à se fâcher avec lui. Voulant d'abord intercaler deux vers élogieux dans sa satire *Bardes anglais et critiques écossais*, il leur substitua des vers cinglants, « le plus sanglant passage de sa sanglante satire » (*Mémoires* [...], vol. 1, ch. XII).
- (9) *Bardes anglais et critiques écossais*, paru en mars 1809 ; il échappa totalement à Lamartine qu'il fallait un certain courage pour se mettre à dos, à 21 ans, toute la gent littéraire de son pays.
- (10) Il s'écoula plus de trois mois entre la publication de *Bardes anglais et critiques écossais* et le départ de Byron pour le Portugal ; bien que le volume eût paru sous anonymat, l'auteur en était connu, et les victimes eurent le temps de réagir. Quoi qu'il en soit, Byron attendait ce voyage depuis longtemps et il est parfaitement abusif d'y voir une fuite.
- (11) De retour le 14 juillet 1811 sur le sol britannique, Byron ne se précipita effectivement pas vers sa mère ; mais il ignorait alors *totalemment* qu'elle pût être malade. Il l'apprit le 1^{er} août par un messenger dépêché en hâte ; c'est alors qu'il était en route vers Newstead qu'il apprit sa mort par un second messenger. Lamartine est ici encore bien injuste : Byron n'eut jamais avec sa mère l'heureuse relation qu'il eut lui-même avec la sienne.
- (12) Byron prit la défense des briseurs de métiers dans son discours du 27 fév. 1812. Les luddistes (du nom de leur chef Ned Ludd), se révoltèrent prioritairement contre les machines qui les privaient de leur gagne-pain ; s'il tuèrent, ce ne fut que sporadiquement. En revanche, beaucoup d'entre eux furent exécutés par la Justice, ou déportés. Lamartine eut toujours une conception paternaliste de la politique, n'admettant pas que les masses laborieuses puissent s'affranchir de leur propre volonté, ou décider de leur sort autrement que par le vote. Notons que dans son second discours, le 21 avril 1812, Byron prit généreusement la défense des catholiques romains, frères de religion de Lamartine.
- (13) En rappelant que Byron ne prononça que trois petits discours, avant d'abandonner la carrière politique, Lamartine entend souligner combien il fut, lui, un bien meilleur orateur, persévérant malgré l'adversité. Pourtant, l'isolement qui découla de sa volonté de n'appartenir à aucun parti, et qui l'amena à l'échec en 1848, ressembla assez à celui que vécut Byron à la Chambre des lords.
- (14) Cette vision angélique de lady Byron, conforme à l'opinion publique commune, est évidemment bien loin de la vérité ; Lamartine n'aurait jamais pu soupçonner les tactiques et les manipulations auxquelles Annabella se livra, notamment avec la demi-sœur du poète, Augusta Leigh.
- (15) *Don Juan* fut publié au fur et à mesure de sa conception, de juillet 1819 à la mort de Byron, soit en cinq ans et non dix ; il ne compte que dix-sept Chants, le dix-septième n'ayant été dévoilé qu'en 1903.
- (16) Il semble qu'il y ait eu là une erreur d'impression, la phrase n'ayant guère de sens telle quelle.
- (17) Teresa Guiccioli avait 21 ans lorsqu'elle entama sa liaison avec Byron, et non 16. L'âge donné par Lamartine tend à l'évidence à accuser Byron d'avoir abusé de son charme sur une adolescente immature.
- (18) La phrase de Lamartine peut laisser entendre que Byron profita de la fortune de Teresa, ce qui serait parfaitement faux.
- (19) Byron n'eut effectivement pas l'opportunité de se battre lors de son engagement aux côtés des Grecs. Mais il faillit être capturé par un navire turc, et préparait activement l'attaque de Lépante lorsque la maladie l'emporta.
- (20) Cette phrase ambiguë pourrait bien être un aveu inconscient, et peut-être la clé de toute l'attitude de Lamartine envers Byron ; comme le faisait remarquer Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe* : « La vie de lord Byron est l'objet de beaucoup d'investigations et de calomnies : les jeunes gens ont pris au sérieux des paroles magiques. » (liv. 12, ch. IV).